

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 6,50 €

Bimestriel n° 144– 24e année – novembre - décembre 2005

Comment la Polynésie devint française ?

Tahiti, 1891 : le pavillon national tahitien est remis entre les mains du gouverneur Lacascade.

Contrebandiers
à la frontière suisse-italienne

Super-héros
dans l'histoire américaine

Musique
cubaine à Paris

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 144
Novembre - décembre 2005

BP 863
27008 Evreux Cedex
Tél. 02.32.39.50.50
Fax : 02.32.33.27.32
E-mail : revue.gavroche
@wanadoo.fr

Directeur de la publication :
Claude VIRLOUVET

Directeur honoraire :
Georges PELLETIER

Avec la collaboration
pour ce numéro de

A. BAZZOCCO
E. COMMUN
J.L. DEBRY
G. DOUART
J.J. GANDINI
C. JACQUIER
J.J. LEDOS
J. MAK
J.L. PANNÉ
G. PELLETIER
D. SERRE
D.VINSON
C. VIRLOUVET
P.H. ZAIDMAN

Commission paritaire :
0707K81974
I.S.S.N. : 02-42-9705

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire 75011 Paris
Tél. 01.40.24.21.31

Publication, secrétariat de rédaction
et mise en page : Scoop Presse
BP 863 - 27008 Evreux cedex
Impression : 27 Offset

La Poste, *Le Figaro*... et *Gavroche*

Avec ce dernier numéro de l'année voici le temps du renouvellement de votre abonnement pour la plupart d'entre vous.

Vous allez recevoir prochainement un avis vous invitant à nous accompagner une année de plus. Merci d'y répondre dans les meilleurs délais pour nous éviter les rappels coûteux et fastidieux.

C'est d'autant plus important que la revue doit faire face à d'importants coûts supplémentaires en raison de nouvelles obligations postales. Un contrat concocté entre l'État, la Poste et les « grands » patrons de presse s'impose désormais à tous du *Figaro*... à *Gavroche*, avec des contraintes concernant la codification des adresses et la préparation du tri qui obligent pratiquement à utiliser les services d'entreprises de routage.

Le temps des étiquettes maison avec en clair la seule adresse du destinataire, c'est fini ! Il faut maintenant indiquer le code de la tournée du facteur et autres éléments utiles pour un tri électronique. En contrepartie la poste s'engage à respecter des délais de distribution en fonction du degré d'urgence choisi et donc du tarif qui va avec.

Il faut savoir que la presse bénéficie d'une aide de l'État pour ses envois postaux. Par rapport à un tarif ordinaire, l'envoi presse d'un numéro de *Gavroche* est réduit d'environ les deux tiers (variable selon la gamme des tarifs et le poids).

Pas le choix. Il faut accepter ces nouvelles contraintes postales ou payer le prix fort.

Ce nouveau contrat, qui exige que le client s'implique de plus en plus dans le travail postal, va évidemment peser lourdement sur les tout petits éditeurs de presse dont on ne tient guère compte. Ainsi la poste demande-t-elle de procéder au dépôt des revues un jour précis de la semaine. Demande curieuse quand elle concerne une revue avec 5 envois par an...

À la Poste, nos interlocuteurs s'abritent derrière l'application au 1er octobre dernier délai « des nouvelles modalités des obligations du service universel et permanent du transport de la presse ». Toutefois, à cette date, la Poste n'avait pas encore développé le logiciel nécessaire pour les utilisateurs d'ordinateurs Mac !

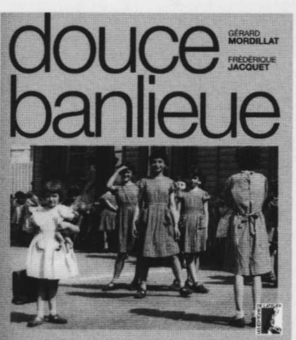
Une augmentation des charges entraîne à plus ou moins long terme une nécessaire révision des tarifs. Mais, cette année encore, nous maintenons l'abonnement à 30 euros. Nous ne voulons pas pénaliser nos abonnés qui connaissent des difficultés financières. Nous ne voulons pas perdre des abonnés. Au contraire, nous avons besoin d'un plus grand nombre pour que la revue poursuive sa route.

L'âge de la retraite arrive. Il est temps de laisser les commandes à ceux qui voudront bien continuer cette aventure, peut-être sous d'autres formes. Votre réabonnement sera le signe que vous souhaitez un avenir pour la revue. Il faut que vous soyez aussi nombreux que les années précédentes pour donner envie de prendre le relais et partager avec vous la connaissance de notre histoire populaire.

CV



Dans son ouvrage *La caricature en France de 1789 à 2000* (voir présentation page 27 de ce numéro) Bertrand Tillier évoque les grands dessinateurs qui ont marqué leur époque. Jossot en fait partie. Voici, en 4ème de couverture, l'un de ses dessins publié dans le N° 52 du *Rire*, le 2 novembre 1895.



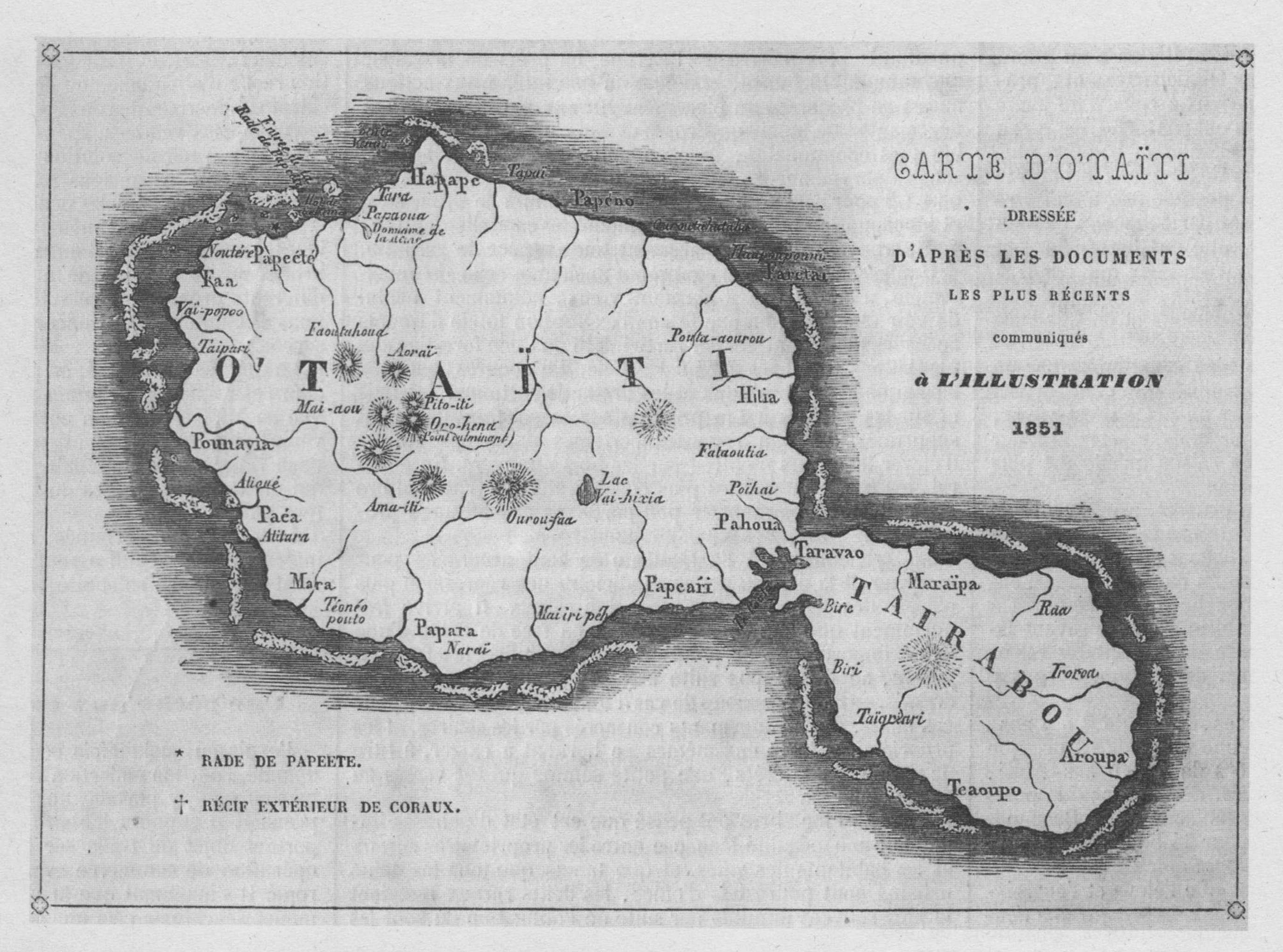
Dans le numéro de l'été 2004 nous vous avions fait part d'une exposition « Douce banlieue, Mémoire retrouvée, identité partagée » montrant une histoire récente de la banlieue de Saint-Denis avec des témoignages et des photographies de famille. Cette exposition s'est poursuivie par un travail de création d'un livre-album qui est sorti depuis quelques jours en librairie.

L'écrivain-cinéaste Gérard Mordillat et Frédérique Jacquet, directrice des Archives de Saint-Denis ont réalisé cet ouvrage « trésor de la mémoire populaire et ouvrière » avec les Editions de l'Atelier.

200 photos et les voix de 15 témoins qui se racontent sur un CD nous entraînent dans un voyage articulé en 18 escales : amour, bistrot, cité, colo, dimanche, école, enfance, exil, famille, femmes, grandes espérances, jardin, jeunes gens, passants, pavillon, rue, travail, vélo.

Une chaleureuse histoire d'hommes et de femmes qui nous fait retrouver la mémoire d'une banlieue difficile à vivre certes, mais pas si triste, pas si «nulle», au contraire, souvent fraternelle.

256 pages format 23x24, 30 €



Comment la Polynésie devint française ?

De la « nouvelle Cythère »[1] à « l'affaire Pritchard »

Tahiti, jardin d'Éden, paradis sensuel, habité de « bons sauvages » si proches de la nature, offrant une image si parfaite du bonheur et de l'innocence que le chevalier Louis Antoine de Bougainville (1729-1811) l'affable du nom majestueux de « nouvelle Cythère » [2]. Rêve primitiviste d'un philosophe éclairé du XVIII[e] siècle, navigateur de renom, découvrant ou plutôt redécouvrant l'archipel, construisant le tableau idyllique et paradisiaque de ce nouveau sanctuaire d'Aphrodite, déesse de l'amour qui semble régner sans partage sur une nature originelle et sur des « indigènes » perçus à travers le prisme idéal de Rousseau[3]. Cet imaginaire exotique du temps des Lumières, dans une perspective ethnocentrique, fige les regards ultérieurs et justifie, pour partie, l'idée coloniale du XIX[e] siècle qui anime la France de Louis-Philippe et l'Angleterre de Guillaume IV puis de Victoria. L'horizon colonialiste, encore en gestation, encore en débat dans les deux pays, n'en conduit pas moins à « l'affaire Pritchard » et ses appendices, affrontements médiatiques, politiques et diplomatiques dont l'enjeu est bel et bien « la nouvelle Cythère ».

Comment, dans le contexte de la « monarchie bourgeoise » de Louis-Philippe, la Polynésie devint-elle française dans la première moitié du XIX[e] siècle ? Par quels processus glisse-t-on de « la fable tahitienne », éblouissant l'Occidental, à la mission « civilisatrice » de l'homme blanc bien pensant ? À quels prix ?

De prime abord, il s'agit, dans l'optique du XIX[e] siècle, de considérer l'archipel tahitien comme un territoire à découvrir, à convertir puis à posséder. Le Français, l'Anglais et le Tahitien s'y rencontrent, s'y côtoient, se jaugent avant de s'affronter par le verbe (« l'affaire Pritchard », 1844-1845, entre la France et l'Angleterre) ou par les armes (la guerre franco-tahitienne, 1844-1846).

1- Dans la mythologie, l'île de Cythère, en mer Egée, est désignée comme la patrie d'Aphrodite - Vénus, déesse de l'amour, de la beauté et des plaisirs. D'après Hérodote, s'y élevait un temple consacré à la déesse qui, née au sein des flots, y aurait abordé.

2- Louis Antoine de Bougainville : *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la flûte L'Étoile en 1766, 1767, 1768, 1769*, Paris, Saillant et Nyon, 1771-1772, 2 volumes

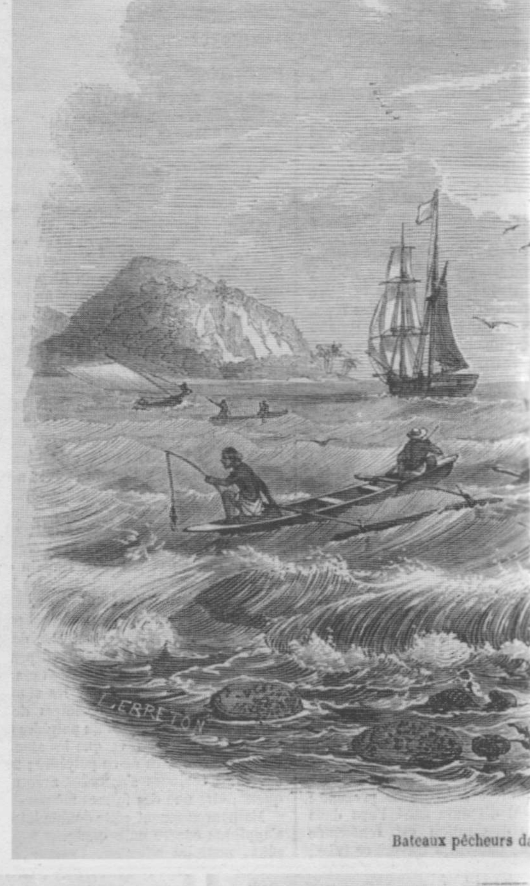
3- Rousseau : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

●●● **De la découverte à la prise de possession : la croix, le commerce, le fusil**

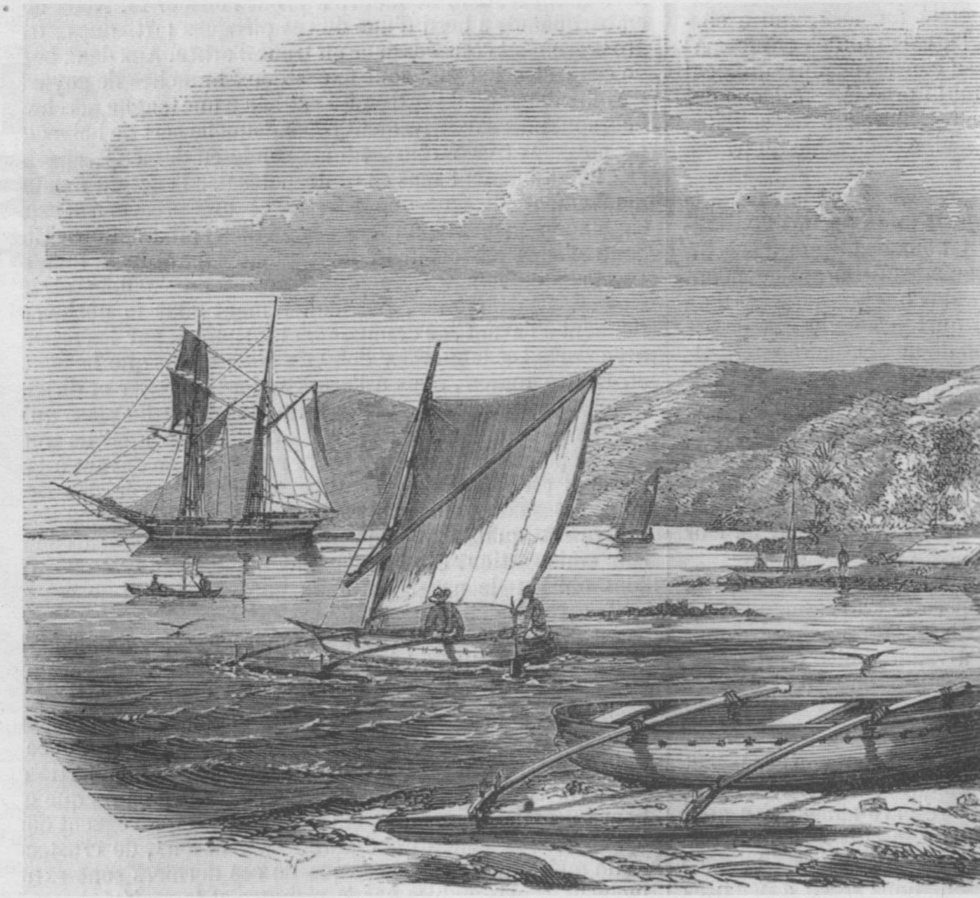
Les premiers visiteurs européens abordent avec circonspection et fortuitement l'archipel polynésien aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Dans le cadre des grands voyages d'exploration des mers du sud qui répondent autant à une quête scientifique de l'inconnu qu'à des intérêts commerciaux, religieux, politiques et stratégiques, des navigateurs, au service et sur les ordres des couronnes espagnoles, portugaises, hollandaises anglaises et française, découvrent des « nouveaux mondes » et construisent, par leurs récits de voyage, tout un imaginaire de l'exotisme. La constitution d'un domaine maritime est alors la clef de voûte de l'expansion et le moteur des découvertes. La conquête de ce « dominum » ouvre naturellement la voie aux rivalités de tous ordres entre les grandes puissances maritimes.

Si l'Espagnol Alvarés de Mendana[4], autour de 1595, entrevoit les îles Marquises, la Polynésie n'entre dans l'histoire européenne qu'en 1606 avec le navigateur portugais Fernandez de Quieros qui débarque aux Tuamotu et approche l'archipel polynésien[5]. Après quelques furtives apparitions de bâtiments hollandais, c'est en juin 1767 que le navigateur anglais Samuel Wallis « découvre » Tahiti et en prend possession au nom de l'Angleterre, la baptisant « île du roi George » [6]. Une année plus tard, tout en ignorant le geste de son prédécesseur, le chevalier de Bougainville avec ses deux vaisseaux, « la Boudeuse » et « l'Étoile », en route vers la Chine pour reconnaître l'océan Pacifique, au nom de Louis XV, pense être le premier européen à accoster et à entrer en contact avec les Polynésiens. En 1769 puis en 1778-1779, après être venu une première fois comme officier de Wallis, James Cook, dans le cadre de sa mission d'exploration des terres australes et du Pacifique, visite de nouveau l'archipel et, à l'instar de Bougainville, donne à voir une vision paradisiaque de la « nouvelle Cythère » et de ses habitants[7]. Les journaux, mémoires et récits de ces navigateurs construisent ainsi l'image fantasmée d'un nouvel Éden où la sensualité est à l'unisson d'une nature originelle. Le « bon sauvage » à la mode rousseauiste y est exalté dans une vision ethnocentrique du paradis redécouvert et revisité par le biais d'un exotisme en gestation. Pour autant la réalité polynésienne du XVIII[e] siècle qui échappe partiellement à ces Occidentaux éblouis, est bien différente.

Aux temps des « découvertes », la société de l'archipel fonctionne sur une base clanique et l'économie repose sur des cultures d'autosubsistance et la pêche[8]. Les chefferies rivales, en lutte quasi permanente, étendent leur domination sur des groupes d'îles éparses sous l'autorité d'un Ari'i, représentant de la « caste aristocratique » qui revendique son affiliation directe au Dieu créateur. Cette conception sacrée et héréditaire du pouvoir se fonde sur une structure sociale rigide soumise à des préceptes religieux rigoureux. La sacralité des Ari'i légitime leur domination sur les autres catégories sociales, les propriétaires fonciers, le peuple et les esclaves. Le polythéisme imprègne le quotidien ; chaque famille, au sens large, possède son espace sacré (le marae) et célèbre les Dieux qui se manifestent dans l'environnement naturel. Au début du XIX[e] siècle les croyances polynésiennes, perçues à travers le filtre



La plage de Papeete dessinée en 1851.





ns la passe de Papeete.



ethnocentrique de l'Occidental, suscitent autant la curiosité que l'incompréhension : « Le polythéisme règne aux Marquises et dans toutes les îles de la Polynésie. Ces sauvages ont cependant une vague idée d'une divinité supérieure aux autres. Ils croient entendre la voix des puissances célestes dans les roulements du tonnerre, dans le mugissement de la tempête, dans le bourdonnement des insectes... La théorie des indigènes sur l'âme est bizarre... l'homme mort, elle s'échappe pour aller habiter certains souterrains ou certaines régions supérieures, selon que le défunt était pauvre ou puissant en ce monde. Aussi les âmes reléguées dans des vallées tristes et lointaines reviennent-elles souvent sur terre pour tourmenter les vivants... le tabou qui joue un si grand rôle dans le système religieux et civil de ces sauvages, est une institution divine. Elle s'applique aux hommes et aux choses. S'il s'agit des personnes, elle leur confère un privilège d'honneur et de puissance. Les chefs et leurs enfants sont tabous de naissance. S'agit-il des choses ? C'est une défense de faire tel ou tel acte, d'entrer dans tel ou tel lieu, de combattre dans telle ou telle vallée, de manger de certains mets, de toucher certains objets, comme par exemple, aux nattes sur lesquelles couchent les enfants. C'est le tabou qui fait toute la force des prêtres[9] ».

Ce regard, à la tonalité ethnocentrique, sur des réalités fantasmées et remodelées justifie, a posteriori, l'intervention des missionnaires chrétiens qui, très rapidement, emboîtent le pas aux navigateurs. De fait, les rivalités franco-britanniques concernant le salut des âmes indigènes se substituent aux rivalités maritimes.

Les missions protestantes anglaises sont les premières à s'établir dans l'archipel. En 1797, quelques missionnaires (quatre pasteurs avec leurs femmes et trois enfants[10]) de la « London Missionary Society » débarquent dans la baie de Matavai et commencent, sans grand succès, leurs prédications. Autour du pasteur Nott qui apprend différents dialectes polynésiens, au début du XIX[e] siècle, se constitue cependant un premier cercle de fidèles. Dans un contexte de guerres claniques exacerbées, une « alliance » se constitue entre les missionnaires protestants et le clan Pomaré dont l'autorité s'étend à l'ensemble de l'archipel de la Société et aux Tuamotu. Pomaré II, vainqueur de ces rivaux Ari'i, se fait baptiser en 1819 entraînant des conversions en masse. Un lien est donc à établir entre l'unification politique de l'archipel, l'instauration d'un système monarchique, l'évangélisation protestante et l'influence bri- ●●●

4- *Relation d'un voyage à la mer du Sud, en 1771 et 1772, par le Capitaine Marion extrait du voyage du Capitaine Surville dans les mêmes parages, en 1769 et 1770. Nouvelle édition, augmentée de l'extrait des deux Voyages d'Alvarés de Mendana aux îles Salomon, en 1567 et 1595, et de celui du voyage de Fernand de Quiros aux îles Quiros et à la Terre du Saint-Esprit, en 1605 et 1606...*, Paris, Barois aîné, 1800

5- Pedro Fernandes de Quiros : *Histoire de la découverte des régions australes,* L'Harmattan, 2001

6- Joseph Banks : *Relations des voyages entrepris par ordre de Sa Majesté britannique, actuellement régnante, pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional et successivement exécutés par le commodore Byron, le capitaine Carteret, le capitaine Wallis et le capitaine Cook...*, Paris, Saillant et Nyon, 1774

7- James Cook : *Voyage dans l'hémisphère austral et autour du monde fait sur les vaisseaux du Roi « l'Aventure et « la Résolution »*, Paris, Raymond, 1819

8- Pierre Yves Toullelan : *Tahiti et ses archipels,* Karthala, 1991 / Emmanuel Vigneron : *La Polynésie française*, Que sais-je ? PUF, 1995

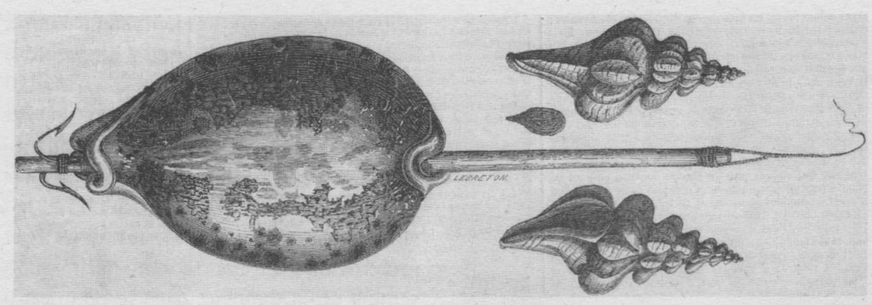
9- *Mémorial de la Drôme – Journal littéraire, industriel, agricole et d'annonces*, 16 juillet 1843, p.16

10- Pierre Yves Toullelan : op.cit.

●●● tannique. Ainsi le « code législatif » de 1819 s'inspire des principes évangélistes au détriment des coutumes traditionnelles (interdiction du tatouage, contrôle des mœurs) et institue la prééminence de la dynastie royale des Pomaré. Mais malgré la multiplication des temples, l'œuvre missionnaire demeure fragile notamment en raison des exigences des pasteurs (les fidèles doivent fournir de l'huile de Coprah et des porcs pour construire les temples et financer de nouvelles missions). Une réaction religieuse se fait sentir en 1828 avec le mouvement syncrétique Mamaia qui prône la restauration des pratiques traditionnelles (tatouages, danses...) et rejette les autorités évangélistes. De plus des missionnaires catholiques français arrivés dans les années 1830 viennent troubler l'ordre établi par les pasteurs anglais.

En 1824 sont créées les « Missions catholiques d'Océanie » puis deux vicariats que le Pape Grégoire XVI confie à la Société de Picpus et à la Congrégation des Frères Maristes. Les missionnaires de ces deux sociétés se rendent à Hawaï (1825) d'où ils sont chassés par les missions américaines puis s'établissent aux îles Gambier. De là, en 1836, les Pères Caret et Laval sont envoyés à Tahiti pour instaurer la prédominance de la religion catholique en lieu et place de « l'hérésie » protestante. C'est du moins ce que revendique le Père Caret en 1837 : « Il ne sera pas dit que l'erreur triomphera contre la vérité ; l'auguste Marie que l'Église appelle la destructrice de toutes les hérésies, saura bientôt l'anéantir à Tahiti[11] ». Cela dit derrière les rivalités pastorales entre les missionnaires français catholiques et les protestants britanniques s'affirment des intérêts commerciaux et surtout stratégiques entre la France et l'Angleterre. Ce sont bien ces derniers qui conduiront à « l'affaire Pritchard ».

Dès leur installation les missionnaires protestants s'attachent à insérer l'archipel dans un système commercial extraverti par l'esquisse d'une économie de plantation (expérimentation des cultures de coton, de sucre, de café ; négoce de bois précieux, de perles, de nacres et d'huile de Coprah). Au début du XIX[e] siècle, la baie de Papeete est un centre important pour les trafics et les commerces de tous ordres. Dans cette perspective, les enjeux religieux, politiques et économiques se confondent. Ainsi



Hameçon tahitien pour pêcher le poulpe en 1851.

George Pritchard (1796-1883), initialement missionnaire anglais arrivé à Tahiti en 1824, devenu consul britannique (1837) et conseiller influant auprès de la reine Pomaré IV, se livre à de lucratives opérations commerciales en particulier dans le domaine pharmaceutique. Les divers intérêts de Pritchard se heurtent à ceux de Jacques Antoine Moerenhout (1797-1879), négociant concurrent, consul américain puis français (1838), soucieux de son influence auprès de clans hostiles aux Pomaré[12].

En outre, après l'échec d'une tentative d'installation en Nouvelle-Zélande, la marine française, en quête de points de relâche militaires et commerciaux dans le Pacifique, fait valoir ses prétentions sur l'archipel polynésien. De 1836 à 1839, le capitaine Dupetit-Thouars, à bord de la frégate la « Vénus », est ainsi envoyé en mission d'observation scientifique et stratégique dans les mers du Sud. Il s'agit de préparer la prise de possession de divers archipels océaniens. Or en décembre 1836, Pritchard, inquiet pour les intérêts anglais et surtout pour les siens, engage la reine Pomaré IV à expulser les missionnaires catholiques français, les Pères Caret et Laval. Sous ce prétexte, le capitaine Dupetit-Thouars débarque à Tahiti et impose à la reine Pomaré la Convention de septembre 1838 : « Il y aura paix perpétuelle et amitié entre les Français et les habitants d'O'Taïti. Les Français, quelle que soit leur profession, pourront aller et venir librement, s'établir et commercer dans toutes les îles qui composent le gouvernement de d'O'Taïti »[13]. Dans la continuité, en juin 1839, le capitaine Laplace, commandant du vaisseau « l'Artémise » en relâche à Tahiti, obtient la liberté de culte pour les catholiques.

Dans ce contexte de rivalités commerciales, religieuses et stratégiques, les convoitises françaises et anglaises laissent peu de place aux intérêts polynésiens. À la rencontre entre les prétendus naturels et les supposés civilisés, va ainsi rapidement succéder une volonté de domination, légitimée par le fantasme d'une mission civilisatrice de l'homme blanc.

Le Français, l'Anglais, le « Naturel » : de la rencontre à la domination

Les Polynésiens sont, en ce début de XIX[e] siècle, appelés « sauvages », « primitifs », « indigènes » ou « naturels ». Ces qualificatifs renvoient au discours rousseauiste sur « l'homme à l'état de nature »[14] mais qu'il s'agit désormais de « civiliser ». Si le mythe du « bon sauvage » conduit à une vision idyllique, presque paradisiaque des mœurs et de la société polynésienne imprégnées de simplicité, d'innocence, de liberté, de sagesse et de tolérance, les représentations des Occidentaux de l'époque relèvent également de l'imaginaire effrayant de la sauvagerie primitive et de l'animalité instinctive. Ainsi l'image du bonheur génésiaque selon Rousseau est nuancée par des représentations fantasmées de la bestialité originelle. Dans le journal drômois, le *Mémorial de la Drôme*, les descriptions du « naturel des Marquises et des îles de Polynésie » permettent alors de justifier l'idéal civilisateur de l'Occidental bien-pensant, emprunt d'un sentiment de supériorité ethnocentrique : « l'habitant est anthropophage, n'a point de lois, point de gouvernement, ne connaît ni les liens du sang, ni ceux du mariage, ne respecte point la foi jurée ; cependant cet enfant de la nature a de l'intelligence et quelques nobles instincts ; malgré tant d'ignorance et de barbarie, on doit donc espérer qu'il ne sera pas insensible au contact de la civilisation européenne, à laquelle l'initieront la flexibilité du caractère français et le tact cosmopolite de nos compatriotes[15] ». Dans le même ordre d'idées, dès 1844, le *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche*, journal favo-

rable au régime du roi Louis-Philippe et à son ministre Guizot, juge avec emphase « l'œuvre » accomplie par la France dans le Pacifique : « En débarquant dans ces îles polynésiennes nos soldats ont vu avec une indéniable surprise la religion chrétienne qui y florissait à l'aise, nos missionnaires déjà installés... les naturels montraient une moralité exemplaire, ils se plaignaient de la plus légère infraction à la décence... cependant on comprend que ces principes ne sont pas encore invariablement installés dans l'esprit des indigènes... Il est beau de voir nos missionnaires, bravant les dangers, porter au loin l'influence de la politique française en même temps que les bienfaits de la religion catholique » [16]. Ainsi derrière la prétendue mission civilisatrice de l'homme blanc apparaissent déjà des intérêts coloniaux et la rivalité franco-britannique.

Depuis son arrivée dans l'archipel en 1824, Pritchard, en lien avec le roi Pomaré III puis la reine Pomaré IV soucieuse d'asseoir définitivement le pouvoir de leur dynastie, œuvre à l'établissement d'un protectorat anglais. En 1826 un échange de correspondance entre Pomaré III, Pritchard, la Couronne et le gouvernent britannique permet d'entrevoir l'établissement d'une telle domination, comme en témoigne une lettre de Canning, ministre des affaires étrangères, datée du 3 mars 1827 et adressée à Pomaré III : « Sa Majesté m'ordonne de vous dire que, bien que la coutume de l'Europe lui défende d'acquiescer à vos vœux, il s'estimera heureux de donner à vous et à vos domaines toute la protection que peut accorder S.M. à un pouvoir ami, à une si grande distance » [17]. Pour autant on en reste à une simple déclaration d'intention, ce qui permet au capitaine français Dupetit-Thouars d'établir avec la reine Pomaré IV la Convention d'amitié et de commerce de 1838. Les puissances française et britannique, dans une perspective coloniale, font donc valoir leur prétention.

Dans ce contexte, profitant de l'absence du consul Pritchard parti plaider en Angleterre la mise sous protection officielle de l'archipel (1840), le contre-amiral Dupetit-Thouars, au nom de la France, établit le protectorat français. Sous prétexte que des résidents français, notamment madame Moerenhout (la femme du consul) avaient été maltraités, Dupetit-Thouars, désormais commandant de la division navale de l'Océanie (1841), en lien avec des chefs de clan, impose à la reine le traité de protectorat en septembre 1842. L'autorité de Pomaré IV et les prérogatives des chefs sont maintenues, les lois et les coutumes locales sont garanties, tout comme les propriétés et la liberté de culte. En outre, ce traité implique la présence d'un commissaire français auprès de la reine, chargé des affaires extérieures et commerciales (ayant par exemple autorité sur les ports) et duquel relèvent tous résidents étrangers. Quittant l'archipel pour aller chercher confirmation auprès du gouvernement français, le contre-amiral met en place un gouvernement provisoire dirigé par le consul Moerenhout. Finalement en mars 1843 le roi Louis-Philippe ratifie le traité de protectorat en des termes éloquents : « Notre cœur s'est ouvert à votre voix, et puisque, d'accord avec les chefs de vos îles, vous ne pouvez trouver repos et sûreté qu'à l'ombre de notre protection, nous voulons vous donner une preuve éclatante de notre royale bienveillance... Conservez vos terres et votre autorité intérieure sur vos sujets, et, sous la garde de notre sceptre ami, assurez leur bonheur par la sagesse et la bonne foi. De notre côté, nous chercherons toujours les occasions de vous donner, ainsi qu'à tous les habitants de vos îles, des gages de la sincère amitié que nous vous portons[18] ». Le capitaine de vaisseau Bruat est nommé gouverneur des établissements français d'Océanie et commissaire auprès de Pomaré IV (en lieu et place du gouvernement provisoire) ; un budget conséquent est voté par les deux chambres afin de permettre l'établissement d'un corps expéditionnaire et d'une administration française.

Mais en février 1843, rentré d'Angleterre où sa demande de protectorat a été repoussée, Pritchard retrouve la reine Pomaré IV dont les intérêts paraissent mis à mal par le traité de 1842 et par les liens entre la nouvelle administration française et les chefs de clans. Dans un contexte de rivalités exacerbées entre la France et l'Angleterre, les concurrences personnelles et commerciales entre résidents français et anglais vont mettre en péril l'Entente cordiale, provoquer une crise politique et diplomatique majeure et engendrer une guerre franco-tahitienne.



Un portrait de George Pritchard, consul anglais à Papeete.

« L'affaire Pritchard » : la France, l'Angleterre et la Polynésie au risque de la guerre

En 1830, l'avènement du régime libéral et bourgeois de Louis-Philippe engendre un rapprochement diplomatique entre La France et l'Angleterre. L'Entente cordiale, initiée par Talleyrand et Palmerston, répond à l'Europe conservatrice (Autriche, Russie, Prusse) en soutenant les mouvements libéraux en Belgique, en Espagne et au Portugal. Ébranlée par la crise orientale de 1832-1841[19], la perspective de l'alliance anglaise sous-tend, dès 1840, l'action du nouveau président du conseil Soult et de Guizot, ●●●

11- Le Père Caret, dans Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine,* Paris, Hachette, 1921, tome V, p. 282-283

12- Jacques-Antoine Moerenhout : *Voyages aux îles du Grand Océan,* Paris, Arthus Bertrand, 1837

13- Louis Bastide : *L'affaire Pritchard,* Dijon, imprimerie Berthier, 1912, extrait des Mémoires de la société bourguignonne de Géographie et d'histoire, p.476

14- Rousseau : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes,* 1755

15- *Mémorial de la Drôme – Journal littéraire, industriel, agricole et d'annonces,* 16 juillet 1843, p.16

16- *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche – Journal politique, commercial, administratif, littéraire,* mardi 10 décembre 1844

17- « Lettre de Canning à Pomaré III, 3 mars 1827 », dans Louis Bastide, op.cit, p.484

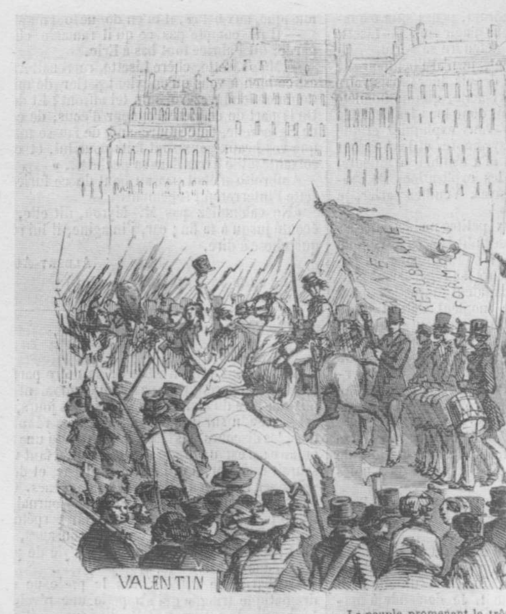
18- Louis Bastide : op.cit., p.484

19- Cette crise diplomatique européenne, marquée par l'exacerbation de l'antagonisme franco-britannique, est imputable à la guerre turco-egyptienne. Le cabinet d'Adolphe Thiers soutient le pacha d'Egypte, Méhémet-Ali, en guerre contre son souverain ottoman, Mahmoud II qui bénéficie de l'alliance anglaise soutenue par la Russie, l'Autriche et la Prusse. Après la démission de Thiers dont la politique belliqueuse est désavouée par le roi, Guizot se charge de dénouer la crise.

●●● ministre des affaires étrangères qui cherche à rétablir de bonnes relations avec l'Angleterre. En ce sens, « l'affaire Pritchard » doit être replacée dans le cadre d'une Entente cordiale en gestation mais mise à mal par l'expansion coloniale et les rivalités franco-britanniques qui en résultent. Tocqueville analyse avec finesse la stratégie diplomatique menée par Guizot dans les années 1840 : « Toute la politique extérieure du cabinet peut se réduire à ceci : la paix comme fin, le retour à l'alliance anglaise comme moyen. Monsieur le ministre des affaires étrangères a défini lui-même cette politique, en disant que c'était une politique tranquille, modeste, sans bruit, sans éclat, ayant pour résultat de nous faire accepter par l'Europe » [20]. Or en 1844, quelques mois après la visite amicale de la reine Victoria et du prince consort reçus avec fastes par Louis-Philippe au château d'Eu, des différents coloniaux au Maroc[21] et à Tahiti remettent encore en cause l'alliance franco-anglaise. En septembre 1844, le *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche*, reprenant les analyses des hebdomadaires parisiens la *Patrie* et *Le journal des débats*, évoque ainsi les risques d'affrontements entre la France et l'Angleterre : « On ne peut se dissimuler que l'Entente cordiale ne soit placée en ce moment dans la région des orages. Si la guerre entre la France et l'Angleterre n'est point encore dans les faits, tous les symptômes s'en manifestent... Cette situation excite dans les esprits les plus vives alarmes et la bourse en ressent le contrecoup d'une manière assez notable » [22].

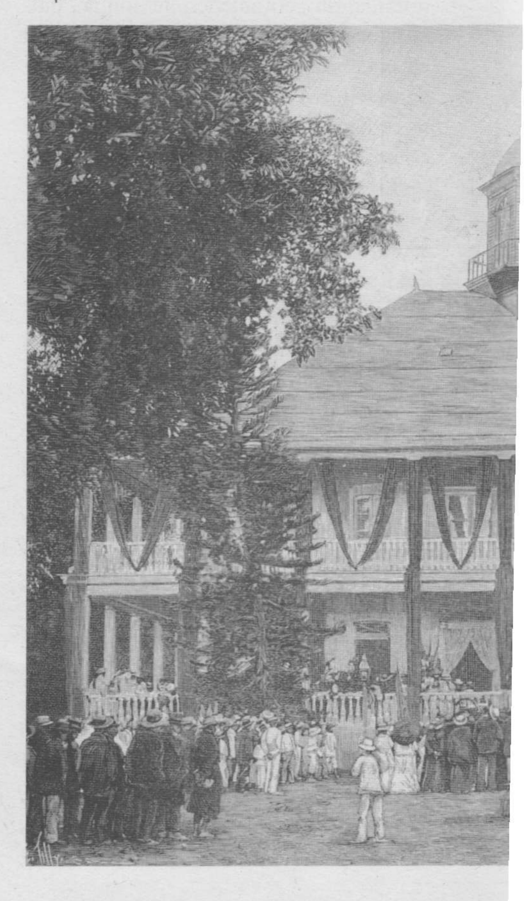
En effet, dès son retour sur le vaisseau de guerre « the Vindictive » du capitaine Toup Nicholas (février 1843), George Pritchard engage Pomaré IV à dénoncer le traité conclu avec la France. La reine, par courrier, sollicite l'Angleterre pour « lui prêter une assistance puissante et prompte »[23] ; Pritchard en appelle au protectorat anglais et dénonce toutes les conventions antérieures. Promettant à la reine une intervention anglaise, l'incitant à la révolte, l'initiative du consul britannique conduit Pomaré IV à rejeter officiellement la tutelle française et à arborer le drapeau tahitien. Prenant acte de cette atteinte à la convention de 1842 et au droit international, en novembre 1843, le contre-amiral Dupetit-Thouars proclame la déchéance de la reine et annexe l'archipel au nom de la France. Des troubles éclatent alors entre les Polynésiens fidèles à Pomaré, toujours soutenue par Pritchard promettant l'assistance britannique, et les autorités françaises. Dans la nuit du 2 au 3 mars 1844 un soldat français en faction est attaqué. En réaction le capitaine de frégate D'Aubigny, commandant à Papeete au nom du commissaire général Bruat, instaure l'état de siège, fait emprisonner puis expulser Pritchard. D'Aubigny rédige une proclamation justifiant ses mesures, publiée dans les principaux journaux français : « Une sentinelle a été attaquée dans la nuit du 2 au 3 mars. En représailles, j'ai fait arrêter un certain Pritchard, le seul agent et instigateur des révoltes indigènes. Ses biens répondront de nos dommages que les insurgés pourraient causer à nos établissements ; et si le sang français coule, chaque goutte de son sang retombera sur sa tête » [24] : « l'affaire Pritchard » commence, relayée par la presse et les opinions publiques française et anglaise. La politique intérieure et la diplomatie vont s'en emparer, mettant en péril l'Entente cordiale, menaçant le régime de Louis-Philippe.

En Angleterre et en France la nouvelle de l'arrestation et de l'expulsion de Pritchard suscite une explosion patriotique[25]. Le journal britannique, le *Standard*, proche du gouvernement de Robert Peel, déclare que le consul anglais « n'avait commis aucune offense envers les usurpateurs de la reine Pomaré » [26] ; à la chambre des Communes, sir Peel déclare qu'une injure grossière et qu'un outrage ont été faits à l'Angleterre ; à la chambre des Lords, lord Aberdeen, ministre des affaires étrangères, demande réparation au gouvernement français[27]. En exigeant le retour de Pritchard ou une compensation financière, en demandant le désaveu et l'éloignement de Dupetit-Thouars et d'Aubigny, les prétentions anglaises, face à l'intransigeance française, menacent la paix. Ainsi en septembre 1844, le *Courrier de la Drôme* pose la question de la guerre : « Le désaveu et le blâme ! Est-il bien vrai que ce soit l'ultimatum suspendu à nos têtes ? Nous nous souvenons que Guizot s'est engagé envers la chambre, dans la séance de clôture, à maintenir les droits et la dignité des agents de la France et de ses officiers de marine en particulier. Un désaveu est-il donc conciliable avec un engagement si positif et si solennel, est-il donc possible ? Non... l'Angleterre aurait-elle l'intention de nous l'imposer par la force ? Oh ! alors sera-ce dans le moment où le bruit de nos armes retentit avec tant de gloire et d'éclat que nous irons céder à l'ultimatum ! Non encore. Nous ne pouvons donner au monde le spectacle d'une si grande lâcheté » [28].



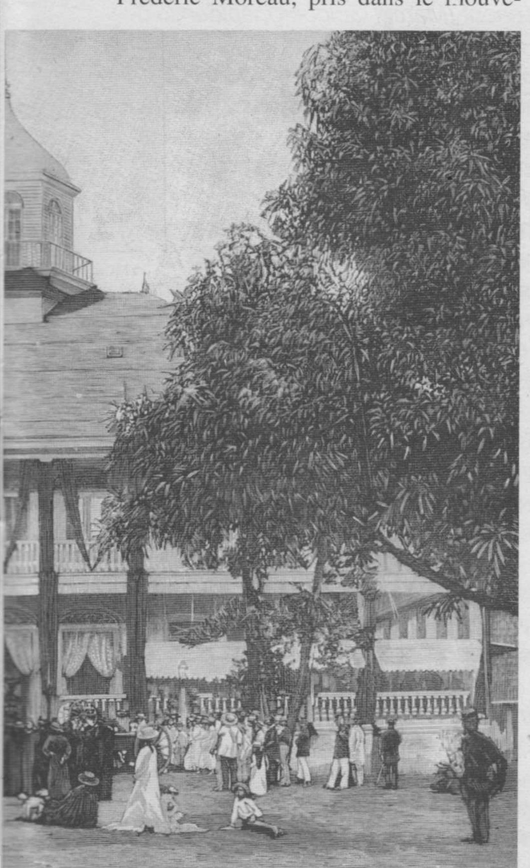
Le peuple promenant le trôn

Les obsèques du roi Pomaré V au palais royal à Papeete.




Louis-Philippe. 24 février 1848.

En France, la presse se déchaîne évoquant l'honneur du drapeau dans une ambiance délétère où le patriotisme se teinte d'anglophobie[29]. L'affaire prend une tournure politique dans le contexte d'une contestation de gauche au régime de Louis-Philippe. Ainsi est-elle par exemple clairement évoquée par Gustave Flaubert dans *L'éducation sentimentale*[30]: le jeune républicain Frédéric Moreau, pris dans le mouvement de contestation estudiantine, se retrouve à l'entrée d'un amphithéâtre où le professeur Rondelot, « pritchardiste » notoire, est invectivé, « À bas Guizot ! À bas Pritchard ! À bas les vendus ! À bas Louis-Philippe ! ». Au parlement l'attaque contre le gouvernement, voire contre le régime, suscite une alliance paradoxale entre le centre-droit et les différentes oppositions. Suite à la question de confiance posée par Guizot, la majorité à la chambre des députés se trouve réduite à seulement huit voix.



Finalement l'affaire se dénoue par l'octroi d'une indemnité controversée à Pritchard (septembre 1844) et par le retour à un simple protectorat français. En réaction la presse de gauche (en particulier *La Réforme* de Ledru-Rolin, *La Revue du Progrès* de Louis Blanc et *Le National*) publie la liste des députés ayant voté l'indemnité, députés qualifiés de « Pritchardistes ». « L'affaire de l'indemnité » succède ainsi à « l'affaire Pritchard » empoisonnant le régime jusqu'à la chute de Louis-Philippe en 1848.

Sur le plan international, si l'Entente cordiale est préservée, si la guerre entre la France et l'Angleterre est évitée, il n'en va pas de même en Polynésie où, dans le prolongement de l'affaire, éclate le conflit franco-tahitien (mars 1844-décembre 1846). Dans les montagnes, les insurgés installent des camps retranchés faisant face aux faibles forces du gouverneur Bruat. Les troupes françaises et leurs supplétifs locaux tentent d'endiguer la guérilla en empêchant les approvisionnements puis en attaquant de front les places fortes. Le 17 septembre 1844, le *Courrier de la Drôme* estime que « l'île (de Tahiti) est à feu et à sang entre les naturels et nos marins, et que tout cela se passe dans la confiance où se trouve la reine Pomaré de recevoir des nouvelles de l'Angleterre, confiance que lui a suggérée Pritchard et qui pousse à entretenir la discorde » [31]. Le premier affrontement d'envergure se déroule dans la redoute de Mahaena (avril 1844) et se solde par une victoire française au prix de la mort d'une cinquantaine de Français et d'une centaine de Polynésiens. Un soldat français témoigne de la violence des combats de Mahaena: « Les indigènes étaient au nombre de quinze cent au moins, dans des forts qu'ils avaient fait avec des troncs d'arbres et de la terre; ils étaient si solides que nos canons étaient insuffisants pour les abattre... La fusillade a été vive et longue, on s'est battu corps à corps ; tout le monde a fait des prodiges de valeur, le gouverneur Bruat lui-même était au premier rang, et a manqué d'être tué. Un naturel avait son fusil presque à bout portant sur lui et allait le tuer lorsque le naturel eut le poignet cassé par une balle... Un naturel qui nous est dévoué et qui était de la suite du gouverneur a été prendre le drapeau ennemi sur une montagne élevée... Ainsi nous avons pris aux naturels, leur drapeau, sept pièces de canon, ●●●


Le roi Pomaré V mort à Papeete le 12 juin 1891.

20- Tocqueville, dans E. Lavisse: *Histoire de France contemporaine,* Hachette, 1921, tome V, p.290-291

21- En Afrique du Nord l'action de Bugeaud, gouverneur général en Algérie luttant contre Abd el-Kader, déborde sur le territoire du sultan du Maroc, Abd el-Rahman. En 1843-1844, Abd el-Kader se réfugie au Maroc bénéficiant du soutien du sultan. L'intervention de Bugeaud qui défait la cavalerie marocaine sur l'Isly (août 1844) puis le bombardement des ports de Tanger et Mogador par le prince de Joinville, suscitent des protestations britanniques et une crise diplomatique sur fond de rivalités expansionnistes.

22- *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche – Journal politique, commercial, administratif, littéraire,* dimanche 4 septembre 1844, n°106

23- Louis Bastide: op.cit., p. 486

24- *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche – Journal politique, commercial, administratif, littéraire,* 4 août 1844, n°94

25- Philippe Darriulat: « L'affaire Pritchard, un paroxysme de l'anglophobie française » dans « Stéréotypes et anglophobie », colloque organisée par l'Ecole Normale Supérieure, Université Paris X, 29-30 janvier 2004

26- *Le Standard,* dans *le Courrier de la Drôme et de l'Ardèche,* 4 août 1844, n° 94

27- *le Courrier de la Drôme et de l'Ardèche,* 6 août 1844, n°95; 13 aout 1844, n°98

28- *le Courrier de la Drôme et de l'Ardèche,* 4 septembre 1844, n° 106

29- Olivier Aymard: « Tahiti au temps de l'affaire Pritchard vu par le Moniteur universel et le Times (1842-1847) », mémoire de maitrise 2001, université de Nantes, sous la direction de J. Weber.

30- Gustave Flaubert: *L'éducation sentimentale* (1869), Folio – Gallimard, 1993, p. 46-47

31- *le Courrier de la Drôme et de l'Ardèche,* 17 septembre 1844, n° 113

nous avons brûlé plus de cent bateaux et six cents habitations, tué trois cents hommes, blessé autant; tout le reste s'est sauvé malgré nous, car nous étions trop peu pour les poursuivre. Nous avons perdu trente hommes, deux officiers, un de marine et un de troupe, et à peu près soixante blessés. Nous avons encore bien des combats à livrer avant d'être maître de l'île. Nous sommes trop peu; nous attendons avec impatience des troupes de France qui doivent arriver incessamment. Alors nous recommencerons »[32]. En fait le salut français viendra de l'assistance d'une partie des clans polynésiens opposés à l'autorité des Pomaré. En décembre 1846, sur les sommets de Fautaua, camp principal des insurgés, les Français et leurs alliés remportent une victoire décisive. La reine Pomaré rentre à Papeete; la paix est instaurée sur la base de la convention de protectorat de 1842.

« L'affaire Pritchard », devenue dans la presse « l'affaire de Tahiti », aboutit donc à une prise de possession par la France de l'archipel polynésien. De la découverte à la guerre franco-tahitienne en passant par la crise entre la France et l'Angleterre, la mainmise française met en jeu des acteurs locaux et métropolitains. Par un mécanisme somme toute classique, l'émulation colonialiste se joue d'intérêts commerciaux, religieux, stratégiques et politiques. La « monarchie bourgeoise » de Louis-Philippe en quête de reconnaissance internationale, soucieuse d'ordre et de conservatisme social, se préoccupe davantage des élites que des masses populaires. « L'affaire de Tahiti » où s'illustrent les intérêts des classes supérieures françaises, anglaises et polynésiennes, met donc en scène des peuples mus par des enjeux qui les dépassent. C'est à ce titre que l'expansion coloniale peut être considérée dans la longue durée.

Ainsi en 1880, le jeune roi Pomaré V, sans enfant pour lui succéder, devant l'assemblée des chefs de clans, énonce l'acte de remise à la République française des îles de la Société. À sa mort, en juin 1891, la Polynésie dans son ensemble devient effectivement française. Le protectorat, établi sous la monarchie, se transforme, avec la III[e] République, en colonie des Établissements français de l'Océanie. ■

David Vinson

32- Lettre d'un soldat dans le *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche*, 17 octobre 1844, n° 126.

COURRIER DES LECTEURS

Après la publication de l'article de Laurent Doussin sur la silicose dans les numéros précédents de *Gavroche*, plusieurs lecteurs nous ont fait part de leur intérêt pour cette enquête très documentée. Voici une lettre de Jean-Michel Lauze, médecin du Travail, qui nous rappelle que la santé au travail reste un problème toujours d'actualité.

Récemment abonné à Gavroche j'ai particulièrement apprécié votre contribution à l'Histoire de la silicose.

Je suis originaire d'Alès dans ce qui fut le Bassin minier des Cévennes et mon grand-père maternel était mineur de fond dans la Vallée de l'Auzommet, du centre de ce bassin. Il a été emporté prématurément par cette maladie au début des années 40 et, né en 1947, je n'ai connu que ma grand-mère maternelle qui a, effectivement, reçu une pension qu'à partir de 1945-46. Depuis bientôt trente ans j'exerce comme médecin du Travail dans des secteurs de PME/PMI mais j'ai effectué mon stage pratique pour le Certificat d'Étude Spéciale de Médecin du travail au Service maladie des HBC en 1976. Ceci m'a valu de descendre pendant un « poste », avec mon maître de stage, au fond, dans des chantiers d'abattage (puits Destival à Alès). Ce fut « l'expérience de ma vie », qui m'a marqué à jamais.

Ce que je voulais dire c'est que l'Histoire de la silicose est tout à fait emblématique de cette attitude de déni ou du moins de minimisation des risques professionnels qui est puissamment à l'œuvre dans notre pays. Il y a quand même une conception durablement enracinée dans les mentalités qui consiste à toujours présenter les atteintes à la santé des travailleurs comme des conséquences inéluctables de leur condition d'ouvrier (et aussi de leur hygiène de vie) et non de leurs conditions de travail! Aucune leçon n'avait été tirée de ce « drame humain », on l'a bien vu ensuite avec l'affaire de l'amiante. Cette fibre a été interdite en France seulement en 1997 or sa cancérogénéité était connue depuis les années trente, au moins!

En 1993 la France était encore le premier importateur mondial d'amiante (500000 tonnes/an) c'est pourquoi on attend entre 50000 et 100000 morts dus à l'amiante dans les vingt ans qui viennent (Marcel Goldberg, épidémiologiste).

De nos jours de graves risques professionnels persistent (éthers de glycol, fibres céramiques, solvants à la toxicité non évaluée, pesticides, etc.) mais leur sous-estimation est toujours à l'œuvre: voir le très décevant Plan santé travail 2005/2009 du gouvernement actuel. Un petit exemple, dans mon secteur actuel, bien loin, il est vrai, de la gravité de la silicose ou de l'amiante: une grande base de préparation de commandes de produits frais pour la grande distribution. Une centaine de jeunes préparateurs (-35 ans), un travail en flux tendu, des cadences de manutention très rapides (il y a une prime de rapidité...). Après seulement quelques années de travail, voire quelques mois, on constate que 71 % d'entre eux souffrent de « problèmes de dos » assez sévères et il n'y a pas de véritables possibilités de reclassement. Ceci aboutit finalement à ce que vous écrivez fort justement: « Humainement, des vies (plus ou moins) brisées, économiquement une fabuleuse quantité de force de travail sinon volatilisée du moins largement affaiblie ». les coûts sociaux sont, aussi, énormes. En 2002, les troubles musculo-squelettiques (tendinites diverses, mal de dos) professionnels ont coûté 400 millions d'euros à la Sécurité sociale en France.

Je fais partie d'un groupe de réflexion et d'action de huit médecins du travail qui essaie, depuis 11 ans, d'alerter sur l'importance des questions de santé au travail en France par la diffusion de nos écrits collectifs et par des interventions publiques (forums sociaux surtout). mais le constat est très rude tellement est puissante la loi du tout économique et du tout financier qui semble tout justifier au nom du profit immédiat. Chez nous, mais que dire de ce qui se passe en santé au travail dans les « pays du Sud »! De nos jours encore des hommes et des femmes perdent leur vie en essayant de la gagner. D'après l'O.I.T (4-05) 5500 personnes meurent chaque jour dans le monde du fait de leur travail (maladies, accidents), cela ne fait jamais la une des médias...



Photo Christian Schiefer



La Suisse

Le journal du matin

Billet du matin

SCHWARZ

A l'affût des contrebandiers...

1943-1947 : à la recherche du précieux franc suisse...

L'invasion des contrebandiers à la frontière suisse-italienne

La contrebande à la frontière italo-suisse a une tradition très longue et consolidée. Cette activité illégale a modelé le tissu social et économique des régions frontalières, devenant pendant certaines époques une importante source de gain pour assurer la subsistance de larges couches de population. Par rapport à la Suisse, l'Italie pratiquait une politique plus protectionniste, avec des monopoles commerciaux et des droits de douane élevés. La différence de prix sur les deux marchés nationaux provoquait des flux illégaux, de la Suisse vers l'Italie, de marchandises tel que le tabac, le café ou le sucre.

Pour la Suisse, cette exportation de produits ne constituait pas un délit. De plus, ce débouché commercial supplémentaire favorisait le développement économique des régions frontalières concernées. Par opportunisme économique, la répression de ce genre de trafic n'était donc pas dans l'intérêt des autorités suisses. Sur sol helvétique, les contrebandiers ont bénéficié toujours de la plus grande tolérance.

Au début de la Deuxième Guerre mondiale, en 1939, la Suisse introduit l'économie de guerre et le rationnement des biens alimentaires, et commence elle aussi à réprimer la contrebande. Avec la militarisation de la frontière sur les versants suisse et italien, dans les premières années de la guerre, les trafics illégaux diminuent remarquablement.

Tout à coup, en automne 1943, la contrebande reprend d'une façon impressionnante. Mais cette fois, les marchandises prennent la direction inverse: c'est-à-dire de l'Italie vers la Suisse. Quelques données concernant le Canton du Tessin – l'arrondissement transalpin de langue italienne – peuvent bien faire comprendre l'extension gigantesque atteinte par les trafics illégaux. Entre janvier et octobre 1944, les gardes-frontière suisses arrêtent environ 5 000 contrebandiers, en 1945 ce nombre s'élève à 9 154. Si, pour estimer l'ampleur du phénomène, on adopte le rapport d'un contrebandier arrêté sur dix, cela équivaut à plusieurs dizaines de milliers de transits par an. Quelques centaines de procès-verbaux de contrebandiers ont été conservées dans les archives d'État du Canton du Tessin: ils constituent des sources fondamentales pour la recherche historique sur ce sujet.

Toutes sortes de marchandises sont introduites illégalement en Suisse. En 1945 au Canton du Tessin on saisit: 1800 kilos de farine, 1 550 kilos de beurre, 7 500 paires de chaussettes, du fromage, de la soie, de la laine, des vélos, mais surtout du riz, une montagne de riz: 115 tonnes. Ce bien représente environ le 90 % des marchandises importées illégalement. Pendant la guerre la Suisse poursuivait une politique écono- ●●●

Source Archives d'Etat du Canton Tessin (Bellinzone) Suisse. Fonds photographique Christian Schiefer.


Photo Christian Schiefer

Saisie d'un sous-marin artisanal sur le côté italien du Lac de Lugano.

●●● mique autarcique et certains produits d'importation, comme le riz, justement, étaient devenus de plus en plus rares. Pendant certains mois, la distribution de riz avec les cartes annonaires a même été suspendue.

Les contrebandiers sont presque tous des citoyens italiens qui habitent dans les villages des régions de frontière. Les opérations se déroulent toujours pendant la nuit pour déjouer les dispositifs de surveillance militaire italiens et suisses. La marchandise est transportée dans un sac particulier, dénommé en italien « bricolla » et en français « bricole », en étoffe de jute, avec une forme de quadrilatère caractéristique, qui peut contenir environ 25 kg. Pour limiter les bruits, les contrebandiers portent aux pieds des chaussures spéciales, elles aussi en jute, qui durent le temps d'un voyage. À portée de main, ils tiennent une serpe, qui sert à couper rapidement les bretelles de la bricole pour s'enfuir en cas de rencontre avec les gardes-frontière. Arrivés dans les villages suisses, les contrebandiers cherchent des acheteurs et une fois la marchandise vendue, ils retournent en Italie avec les francs suisses.

Les opérations de contrebande sont très pénibles et risquées. Les gardes-frontière suisses ont l'ordre de tirer.

La contrebande se fait parfois sur les lacs. À l'époque la saisie sur le côté italien du Lac de Lugano d'un sous-marin artisanal fait beaucoup de bruit dans l'opinion publique. Un sous-marin qui marchait à pédales !

Les opérations de contrebande sont très pénibles et risquées. Les gardes-frontières suisses ont l'ordre de tirer sur les contrebandiers qui tentent de fuir une fois interceptés. Ainsi, entre 1943 et 1947, environ quarante contrebandiers sont tués par les gardes suisses et plusieurs dizaines sont blessés. On ne connaît pas le nombre exact des contrebandiers tués en Italie, mais on sait qu'il y en a eu beaucoup. Les dispositifs de surveillance ne représentent pas les seuls risques. Les contrebandiers sont obligés de marcher pendant la nuit, de parcourir les chemins les plus éloignés et périlleux, exposés aux intempéries : nombreux sont ceux qui meurent en tombant dans des ravins, ensevelis sous des avalanches ou congelés.

Mais alors, si cette activité est si difficile et si périlleuse, pourquoi cette véritable invasion de contrebandiers, parmi lesquels on retrouve même des femmes, des personnes âgées et des enfants ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire d'esquisser brièvement le contexte militaire, économique et social de l'Italie.

Le 8 septembre 1943, après l'annonce de l'Armistice, l'armée italienne est en déroute et la Wehrmacht occupe l'Italie. 600000 militaires italiens sont emprisonnés et déportés en Allemagne. Des milliers de soldats italiens, anciens prisonniers de guerre alliés, opposants politiques et juifs trouvent refuge en Suisse. Au niveau économique, l'occupation allemande ne fait qu'aggraver une situation déjà très précaire après trois ans de guerre. Les Allemands pillent et envoient vers l'Allemagne de nombreux biens industriels et toutes sortes de denrées agricoles. D'autre part, les bombardements alliés endommagent le réseau des transports, contribuant à aggraver le dysfonctionnement du système de distribution alimentaire et provoquant de nombreux flux de refoulés.

Dans ces conditions d'effondrement économique, le marché noir avec ses prix exorbitants devient un phénomène structurel. Par exemple, à Côme les deux premières semaines du mois de février 1945 il est possible de recevoir avec la carte de ravitaillement seulement 50 grammes de lard, 100 grammes de fromage, 75 grammes de viande et 200 grammes journaliers de pain. La population est donc obligée de s'adresser au marché noir, où les prix sont au moins dix fois plus élevés.

Le désordre social s'aggrave en novembre 1943 et pendant le printemps 1944 avec les rappels au service militaire des soldats italiens qui étaient en déroute après l'Armistice. Le recrutement n'a pas de succès et le nombre de réfractaires qui entrent dans la clandestinité est très élevé. Par exemple au printemps 1944 dans la province de Côme, sur 1 582 jeunes appelés au service, 1 272 ne se présentent pas.

Comment survivre ? Telle était la question qui se posait à tous ces réfractaires, sans travail ni carte de ravitaillement, et à toute une population réduite à des conditions de vie catastrophiques. Dans les régions frontalières la contrebande devient une stratégie pour faire face à une condition sociale très précaire. C'est donc l'urgence sociale et politique en Italie qui pousse des milliers d'Italiens à s'adonner à la contrebande.

Jusqu'à maintenant les interprétations fournies

par les historiens pour expliquer la vague de contrebande vers la Suisse entre 1943 et 1947 ont mis l'accent surtout sur la demande du marché suisse, c'est-à-dire sur la pénurie en Suisse de biens de consommation.

Or, les études les plus récentes ont montré que si en Italie la situation économique est dramatique, en Suisse l'économie de guerre fonctionne très bien et le rationnement assure à tout le monde une quantité suffisante de denrées alimentaires. Il s'agit là d'une contradiction majeure. Pourquoi les marchandises passent du pays affamé, l'Italie, vers le pays qui en a le moins besoin ?

La réponse que je donne dans la thèse que je suis en train d'écrire à l'Université de Zurich, est que la contrebande vers la Suisse ne s'explique pas par la demande sur le marché helvétique mais, surtout, par le taux d'échange entre franc suisse et lire italienne. Pendant la guerre, grâce aussi à la politique controversée menée par la Banque nationale suisse, dont on a beaucoup parlé ces dernières années, le franc suisse reste stable. Au contraire, en Italie, l'inflation décolle et la lire s'effondre. Au début de juillet 1943 la devise italienne est échangée à Côme à un franc pour 27 lires ; après le débarquement des Alliés en Sicile le 10 juillet 1943, elle s'est déjà dévaluée à 50 lires pour un franc, pour s'effondrer en 1944 à 240 lires pour un franc. C'est seulement dans l'après-guerre, en automne 1947, que la devise italienne retrouve, grâce à la manœuvre économique du ministre Luigi Einaudi, une certaine stabilité et que les flux illégaux de marchandises vers la Suisse cessent.

C'est en automne 1947 que la devise italienne retrouve une certaine stabilité et que les flux illégaux cessent.

Les contrebandiers sont payés en francs suisses, environs 2 francs – 2 francs cinquante pour un kilo de riz. Une fois rentrés en Italie ils revendent leurs revenus sur le marché noir des devises, où la demande de franc suisse est très forte. De temps en temps, des spéculateurs se présentent dans les régions frontalières pour changer l'argent et ramasser les précieux francs suisses. Il très difficile d'estimer le revenu d'une opération de contrebande. Selon mes calculs, cela devait équivaloir à deux-trois semaines de travail d'un agriculteur.

Jusqu'à maintenant, la contrebande a surtout été étudiée comme un phénomène de folklore et a été un sujet privilégié de romans et récits. Dans ce bref exposé, je n'ai pas eu le temps de présenter toutes les pistes de recherche que j'ai abordées et les résultats auxquels je suis parvenu. J'espère néanmoins avoir réussi à démontrer que le phénomène de la contrebande doit être abordé dans son contexte socio-économique, afin de mieux comprendre ses mécanismes et ses structures. L'étude de la contrebande peut ainsi être un très bon point de départ pour mener une recherche approfondie sur les conditions de vie des populations italiennes et suisses pendant la Deuxième Guerre mondiale.



Photo Christian Schiefer

La marchandise est transportée dans un sac en toile de jute.

L'historiographie de la Deuxième Guerre mondiale s'est longuement attardée sur l'étude des grands événements politiques et militaires. Les recherches sur les régions frontalières se sont penchées surtout sur le phénomène des réfugiés et sur la politique suisse à l'égard de ces derniers. La dimension économique de la frontière n'a pas été suffisamment abordée, lacune que mon étude essaie de combler.

Le contrebandier connaît à la perfection le territoire et le fonctionnement des services de surveillance. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le contrebandier devient la figure centrale pour tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, doivent franchir la frontière illégalement. Tout d'abord les réfugiés : l'étude des procès-verbaux qui les concernent montre que la plupart traversent la frontière accompagnés par des passeurs contrebandiers. L'étude de la contrebande est donc fondamentale pour la recherche sur les réfugiés, notamment pour reconstruire les filières et les structures d'expatriation.

Dans ma thèse j'ai limité mes recherches à une période et à un espace géographique bien précis. Cependant, en tant que phénomène territorial lié à la montagne, la contrebande est une activité fort pratiquée dans tout l'Arc alpin, d'autant plus que les frontières nationales sont nombreuses. Dans les Alpes, à côté de l'émigration, la contrebande a longtemps représenté une ressource pour faire face à des situations conjoncturelles et structurelles de précarité économique. ■

Adriano Bazzocco

*Adriano Bazzocco (bazzocco@hotmail.com), Université de Zurich, chercheur associé de l'Institut d'histoire des Alpes de l'Université de la Suisse italienne de Lugano et chercheur du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Bibliographie

BAZZOCCO ADRIANO, *Fughe, traffici, intrighi. Alla frontiera italo-elvetica dopo l'armistizio dell'8 settembre 1943*, in « Revue Suisse d'Histoire » 52 (2002), 2, pp. 194-212.

BAZZOCCO ADRIANO, «La frontiera italo-ticinese durante la Resistenza», in: *Lieux de mémoire, mémoire des lieux dans les régions alpines occidentales*, Actes du colloque international de Turin 7-9 mai 2001, Turin 2005.

BAZZOCCO ADRIANO, *L'«epoca del riso». Il contrabbando degli affamati alla frontiera italo-elvetica (1943-1947)*, Université de Zurich, Zurich 1997.

MANDELLI MASSIMO, DIEGO ZOIA, *La carga. Contrabbando in Valtellina e Valchiavenna*, Sondrio 1998.



1938-2005, culture populaire et uchronie[1] politique :

Les Super-héros dans l'histoire contemporaine américaine



1[er] Captain America Comics 1, 1941, " Marvel Characters

Les Comics de super-héros sont le résultat d'un processus de production et de culture de masse[2] qui n'a cessé de se développer tout au long du XX[e] siècle. Phénomène typiquement américain, ils apparaissent dans le premier quart du vingtième siècle avec le développement des Comics-books. Profitant des mutations technologiques importantes de diffusion au début du XX[e] siècle, les Super-héros, vont alimenter l'imaginaire d'un peuple, toutes classes sociales et tous âges confondus (même si les adolescents sont au départ les lecteurs les plus assidus). À la fois images modernes d'un monde technologique et tout autant figures tutélaires d'un univers mythologique (des créatures comme Thor, Hercule) voire folklorique (tels Lucifer et Méphisto, deux « super-méchants »), ils catalysent en eux angoisse et espoirs d'un pays en perpétuelle mutation depuis ses origines. Or, à travers cette littérature, il pourrait être possible, d'une certaine manière, de décrypter certains aspects de la société américaine du XX[e] siècle et du début du nouveau millénaire. C'est plus particulièrement la dimension historique de ces personnages et une relecture des événements contemporains américains qui retiendra ici notre attention, par le biais, en quelque sorte, d'un essai de chronologie commenté de ces êtres de fiction. Bien entendu, le choix des figures présentées ici, les thèmes abordés sont resserrés autour de cette réflexion sur l'histoire américaine et, de ce fait, s'avèrent sans doute réducteurs de ce que sont réellement les Comics américains qui ne s'arrêtent pas aux seuls Super-héros. Mais en tant que phénomène unique au monde, ces derniers méritent qu'on les étudie avec attention.

De la crise économique des années 30 à la fin des années 50 : genèse et patriotisme du Super-héros

Depuis la création des premiers Super-héros, soixante-sept ans se sont écoulés et si plusieurs d'entre eux ont disparu, quelques-unes ont traversé les différentes périodes de l'époque contemporaine. Même s'ils déambulent à travers un monde imaginaire ou parallèle en quelque sorte, ils participent aussi aux événements qui ont fait la seconde moitié du XX[e] siècle. Paru pour la première fois en 1933, dans un fanzine, sous le titre de « The reign of Super-man » (le tiret disparaîtra plus tard), où il s'avère être alors un personnage rêvant de détruire le monde, l'homme à la cape rouge revêt son costume traditionnel seulement quelques années plus tard dans un Comic de 1938. Il est donc né au beau milieu d'un marasme financier sans précédent mais arrive à maturité au moment où le spectre de la crise s'estompe tandis que les bruits de bottes résonnent de plus en plus. Combien de salariés et de citoyens inquiets pour l'avenir ne se sont-ils pas projetés dans ces aventures, où derrière les oripeaux du simple quidam, sommeillait un véritable surhomme. C'est cette capacité à s'identifier à ces êtres à la fois surhumains et aussi identiques à nous, qui explique un tel succès jamais démenti (ou presque) depuis plus d'un demi-siècle. Après ce premier essai concluant, la compagnie Detective Comics (DC) qui a débuté en 1935 dans la bande dessinée, édite en 1939 Batman, le justicier masqué et homme d'affaire puissant, armé de gadgets plus époustouflants les uns que les autres. Ici la richesse alliée à une technologie de pointe remplace l'origine extraterrestre. Ainsi s'installent deux figures archétypales pour un univers déjà particulièrement codifié. Dès le départ, les Super-héros vivent dans un univers proche du nôtre mais peuvent entreprendre des exploits qu'aucun humain n'est à même de réaliser. Leur champ d'action est double, à la fois imaginaire, peuplé de créatures hybrides et surpuissantes mais aussi quotidien, citadin et ancré dans le présent. Les grands éditeurs de Comics ont bien compris le phénomène et ils vont l'accompagner tout au long de ces décennies. Plus qu'un simple phénomène de mode, il s'agit peut-être de l'expression profonde du peuple américain vis-à-vis de son devenir, de son histoire. C'est pourquoi, le plus naturellement du monde, les Super-héros peuvent entrer dans l'histoire et le font avec le second conflit mondial en marche. Même si les États-Unis ne sont en guerre effectivement qu'à partir de 1941, le chaos qui se dessine en Europe dès septembre 1939 marque déjà l'imaginaire du public américain. L'intelligence des créateurs, auteurs et financiers, sera de réussir à la fois le pari culturel et économique. De nombreux vengeurs masqués font alors leur apparition et luttent contre des espions et des saboteurs venus de

1- Terme inventé au XIX[e] siècle par Charles Renouvier et qui désigne un récit imaginant un futur historique à partir d'un présupposé qui n'a pas eu lieu (Le Japon a gagné la seconde guerre mondiale, par exemple).

2- Pour la bonne compréhension des termes utilisés dans ce texte, il faut rappeler que la notion de production de masse ne peut s'appliquer à l'ensemble des bandes dessinées américaines, tant les Comics-books reflètent à la fois une réalité complexe qui s'étend des éditions à plusieurs millions d'exemplaires mais aussi à des œuvres beaucoup plus confidentielles. Par contre, lorsque l'on parle de Super-héros, il s'agit alors toujours d'une production dépassant les dizaines de milliers de numéros vendus.

l'étranger. Il faut citer entre autre the Shield (le bouclier), sans doute le premier véritable « super-patriote » au nom prédestiné en quelque sorte, car à sa suite survient Captain America (1940), publié par Timely et qui lui emprunte plusieurs éléments de son costume dont la bannière étoilée et surtout le fameux bouclier qui n'est plus alors un surnom mais devient l'accessoire central de sa panoplie.

L'année suivante le dessinateur Will Eisner invente Oncle Sam, calqué sur l'image symbolique du vieillard représentant l'esprit patriotique américain sur les affiches de propagande de la première guerre mondiale.

Les auteurs ont associé à la fois l'appel de la Nation face à un contexte politique sans précédent et des enjeux autant créatifs qu'économiques. Car, en pleine seconde guerre mondiale, qui de plus terrible que Hitler peut se mesurer avec le héros étoilé ? « L'affiche » est alléchante et l'univers des Comics s'y prête particulièrement. Devant une telle évidence, les créateurs de Captain America, Joe Simon et Jack Kirby saisissent immédiatement l'opportunité que représente un tel créneau. Hitler est donc mis sur la première couverture du mensuel et se retrouve presque dans tous les autres numéros de la série, parfois vendus à un million d'exemplaires. Ce sont bien ces « super-vilains » oh combien réels qui vont doper les ventes des Comics. D'une certaine manière, le contexte international justifie l'existence de Captain America qui devient, comme une évidence, le super-porte-parole d'une superpuissance en train de sauver le monde du mal ultime. Ce message sera transporté dans les paquetages des GI's au cœur même des zones de conflits. En 1943, on estime que le public américain lit alors 25 millions d'albums par mois[3]. Au même titre que Coca Cola, Malboro et autres marques de l'industrie américaine, les Comics participent bien à l'effort de guerre à la fois comme soutien au moral du peuple et comme vecteur de propagation économique et culturel. Ils aident donc à l'enrichissement de l'Amérique. C'est sans doute l'un des facteurs qui explique leur longévité avec bien entendu le fait qu'ils collent à ce point avec l'imaginaire et l'idéal américain.

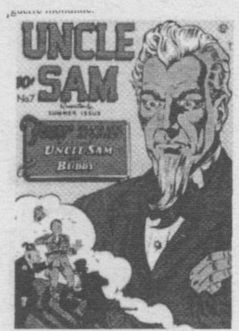
Il ne faudrait pas oublier cependant le seul élément féminin d'importance au milieu d'un univers d'hommes, qui sous les traits de Wonder Woman part elle aussi en guerre contre la délinquance en général et le nazisme durant la seconde guerre mondiale. Elle est créée en 1941 par William Moulton Marston, un psychologue qui élabore un personnage de femme moins stéréotypé que dans d'autres bandes dessinées et dont les premières aventures, teintées de féminisme cherchent à donner une vision positive de la femme au cœur de la société américaine, signe encore que les Comics reflètent parfois de manière courageuse l'évolution des mœurs et des pratiques sociales.

Cependant, la période de transition qui voit le jour au lendemain de 45 et semble perdurer jusqu'au début des années 60, paraît marquer le pas. Bien qu'en 1950 la production des albums atteigne désormais les 50 millions d'exemplaires, pour culminer en 1954 à 150 millions publiés mensuellement, les démêlés avec la censure qui imposent aux éditeurs un code moral assez strict[2], surtout en matière de violence et de sexe, n'offrent pas aux créateurs un climat très favorable, même si l'on parle encore d'âge d'or des Comics. C'est le moment choisi par les grands groupes de publication pour se réorganiser et élaborer d'autres stratégies engendrées par la société de consommation en pleine mutation.

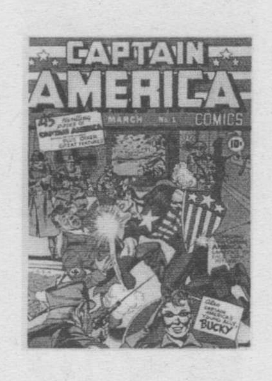
C'est dans ce contexte que débute ce que les spécialistes anglo-saxons nomment « the marvel âge ». Alors que la compagnie DC Comics continue sur sa lancée à produire ses valeurs sûres (Batman, Superman et Wonder Woman), Stan Lee, l'un des scénaristes les plus actifs de sa génération, prend la direction de la politique éditoriale du Marvel Comics group, nouvelle dénomination de Timely. Il va avoir carte blanche pour dynamiser la nouvelle compagnie. Au moment où la présence américaine s'installe au Vietnam, sans supprimer les séries qui marchent, il va alors créer un nombre impressionnant de créatures aussi diverses et variées que les 4 fantastiques, Hulk, Spiderman, Iron Man, Daredevil ou les X-men. S'appuyant encore plus fortement sur ce qui avait été fait dans le contexte de la seconde guerre mondiale, l'évolution politique et sociale du pays va devenir désormais, non seulement une toile de fond, mais une source d'inspiration efficace pour des scénarios extravagants.

C'est le cas pour Iron Man qui prend naissance dans la jungle vietnamienne, au beau milieu des combats, alors que l'industriel Johnny Starck, marchand d'arme, kidnappé par les soldats du Vietnam du Nord, s'empare finalement d'une invention nouvelle, celle qui deviendra sa future armure indestructible. Par la suite, il devra combattre plusieurs fois d'autres hommes machines chinois ou soviétiques. Cette prise directe avec le réel, -à la fois dans sa dimension politique : un conflit naissant et traumatisant pour l'Amérique, mais aussi économique : l'homme d'affaire, fabriquant d'une haute technologie à usage militaire-, va remporter un succès croissant auprès d'un lectorat de plus en plus diversifié et âgé. Contrairement à DC Comics et ses personnages souvent intemporels, Marvel va s'engager davantage en apportant, même tardivement dans les années 70, un avis direct sur le conflit. Ainsi, Nick Fury, super-espion né à cette époque, justifie la nécessité d'un soutien sans faille, que la cause soit juste ou non, pour des soldats américains qui risquent leurs vies loin de chez eux. C'est une véritable mythologie contemporaine qui est ainsi élaborée par Stan Lee et son équipe. Elle dynamise les ventes et crée aussi une sorte de véritable symbiose entre ces personnages et leur lecteur. ●●●



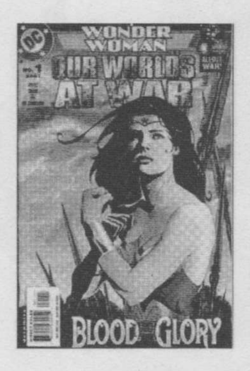


Uncle Sam Quaterly 7 (Quality, 1943), p. 61 de Jean-Paul Jennequin, Histoire du Comic Book, 1, Vertige Graphic, 2002, image " DC Comics et " Marvel Characters Inc



3- Chiffre fourni par Jean-Paul Jennequin, Histoire du Comic Book. 1. Des origines à 1954, Vertige Graphic, 2002.

4- A la fin des années 40 sous l'impulsion du psychiatre Fredric Wertham et de son ouvrage « Seduction of Innocent » qui dénonce les méfaits des Comics books sur la jeunesse, une loi finit par être voté au Sénat et fixe les règles en matière de littérature pour la jeunesse.



Published by DC, October 2001
Published in United States, English language
GCD ID 10326
Title Notes:
Our Worlds At War Tie-In.





Watchmen, Copyright © DC Comics, Inc. 1986-1987.

●●● Cependant et dès le départ, c'est la vision du quotidien et les névroses de la société moderne qui, plus que la dimension politique, inspirent Stan Lee et son équipe et expliquent un tel succès. La plupart des Super-héros appartiennent à cette société américaine tout en sauvant le monde au quotidien. Ils sont à la fois magnats de la finance, mécènes, savants, avocats (Daredevil) ou photo reporters (Spiderman), figures emblématiques donc d'un système libéral et capitaliste tout en éprouvant aussi des souffrances, des faiblesses physiques ou psychiques qui les mettent à rude épreuve. L'homme araignée n'est-il pas avant tout angoissé par ses problèmes d'acné et sa petite copine ? C'est cet ancrage dans un quotidien aussi « banal » que ce que peut vivre chaque lecteur de Comics qui va assurer le succès de Marvel. L'époque change, les mœurs évoluent et une loi promulguée en 1971 assouplit les règles strictes imposées près de vingt ans plus tôt en matière de morale dans la bande dessinée et permet désormais de parler de sexe et de drogue. De plus, la contestation sociale et culturelle s'accentue au sein des sociétés occidentales, les Super-héros tout naturellement s'en font l'écho. Ainsi, lorsque les X-men surgissent en plein cœur de la société américaine de la seconde moitié des années 70, et avec eux d'autres mutants, leur lutte à la fois pour protéger l'humanité, souvent contre son gré, mais aussi pour réclamer leur dignité face à des hommes qui les craignent, n'est-elle pas la métaphore de tous les xénophobies et racismes passés et futurs ? C'est ce que peuvent laisser penser les paroles de Captain America face à des femmes et des hommes qui hurlent leur haine de « l'autre » : « Monsieur, aujourd'hui vous détestez les mutants, demain ce sera les noirs, ou les juifs… Où s'arrêteront l'intolérance et la haine ? » L'épisode des Vengeurs intitulé facteur décisif, dans Strange n° 216, 1987 (1985 pour l'édition américaine), p. 84, case 4.

L'effet watchmen/ Gardiens : un monde des Super-héros qui doute (de l'Amérique ?) (1986-2000)

La période qui débute au début des années 80 pour durer jusqu'à la fin du XXe siècle, marque une transition profonde et encore complexe à analyser aujourd'hui dans ses détails. Un regard extérieur superficiel pourrait laisser croire à un essoufflement des séries traditionnelles. La compagnie Marvel est rachetée par un homme d'affaires dont la politique éditoriale s'est construite sur un développement marketing et économique sans précédent. Le but principal est d'augmenter de manière conséquente les ventes en bousculant les habitudes d'achat (passer de l'épicerie ou du kiosque à la librairie spécialisée). Il faut donc s'inscrire dans l'évolution économique certes, mais aussi sociale et culturelle d'une période de transition. C'est ce que parvient à réaliser le scénariste et dessinateur Franck Miller dans son album Dark Night, transformant Batman dans les années 80 en un personnage torturé par sa conscience, hyper violent et hésitant sur la voie à prendre, entre bien et mal. Miller présente une société corrompue par la politique et l'omniprésence des médias. Dans cet épisode, tous les héros ont été mis sur le banc de touche à l'exception de Superman, encore autorisé à agir, mais sous contrôle exclusif du gouvernement. Batman est à la retraite. Pourtant ne supportant plus cette situation, il désobéit et reprend du service. La réussite de cette histoire relance le personnage (même au cinéma avec Batman de Tim Burton en 1989). De la même manière, apparaît entre 1984 et 1986, une nouvelle série, the watchmen qui, sous l'impulsion de son scénariste, l'anglais Alan Moore, va révolutionner le genre et aller encore beaucoup plus loin en offrant une véritable réflexion sur l'histoire contemporaine. Paru dans un premier temps sous forme de Comics avant d'être publié (en France notamment) en albums cartonnés, Watchmen/ Les Gardiens, suit un groupe de justiciers masqués luttant contre le crime organisé mais servant aussi les intérêts des États-Unis d'Amérique et de ses présidents successifs. Les subtilités narratives jamais utilisées jusque-là dans une œuvre de bande dessinée de ce genre, offrent à Moore les moyens de rendre crédible leurs aventures et de leur fabriquer un passé (un âge d'or des Super-héros fixé aux années 30) et un présent sur fond de guerre du Vietnam et de contestation politique de la société civile. Poussant jusqu'au bout la logique d'aventuriers masqués évoluant dans la société américaine de la seconde moitié du XXe siècle, ils doivent là aussi prendre leur retraite sous la pression de l'opinion publique et des lois fédérales. Les codes et les règles de l'univers des Super-héros sont disséqués et transcendés. Moore joue sur tous les tableaux et en démonte les mécanismes. Ainsi, l'un d'entre eux qui s'est retiré depuis longtemps du circuit, continue à faire fructifier sa fortune personnelle, fabriquant des figurines-jouets à son effigie, référence directe aux produits dérivées des Comics. De plus il fomente dans l'ombre un gigantesque complot, qui à l'aide de la génétique, doit lui permettre de changer le monde en une utopie totalitaire où la guerre serait bannie. Réflexion à peine voilée sur les idéologies prêtes à tout pour le bonheur forcé de l'humanité. La surpuissance des États-Unis est aussi évoquée par le biais du docteur Manhattan (nom de code du projet nucléaire américain de la seconde guerre mondiale), personnage transformé quasiment en Dieu par une exposition phénoménale à des radiations et qui parvient à vaincre à lui tout seul les Vietnamiens, changeant de fait la face du monde. Désormais, après watchmen, rien ne sera plus pareil même si la mutation est d'abord lente et suit l'air du temps, à savoir la fin de la guerre froide avec l'éclatement du bloc soviétique (1991). Alors la lutte archétypale entre bien et mal perd du sens

et les discours politiques sont brouillés. Ce qui était dans l'air du temps va s'amplifier. Doutant de toute idéologie et du bien-fondé de leurs luttes pour la démocratie, les Super-héros entrent dans une phase d'hyperviolence fortement influencée par les mangas japonais, donnant naissance à des créatures mi-humains ou démons, autant au service du bien que du mal (Spawn ou Hellboy). Mais parallèlement à ces nouveaux venus, la relecture politique de la fin de ce siècle s'accentue. À la suite d'Alan Moore, elle permet à quelques auteurs, d'offrir, en plus de leur contribution traditionnelle dans les Comics de genre, quelques ouvrages spécifiques, plus politiques. La fin des années 90 (la fin de l'Histoire aux dires de certains ?) semble encourager de telles initiatives. C'est le cas de Marvel I et II (1994), qui montrent, à travers le regard d'un photographe, comment les humains voient ces créatures qui habitent leur monde. La même année, avec l'album Oncle Sam, S. Darnall et A. Ross reprenant l'icône de BD inventée par Will Eisner plus de soixante ans auparavant, s'interrogent sur le devenir de l'Amérique, son histoire, ses rêves déchus. Ce livre a eu un impact important aux États-Unis. Et c'est dans le courant 2000 que Marvel lance Ultimates, relecture une fois de plus du genre sur fond de crise existentielle, de terrorisme, de cynisme et de monde chaotique.

Là encore, tout en continuant les séries traditionnelles, il s'agit d'un dépoussiérage sans précédent du catalogue Marvel, dans l'optique d'une relation encore plus forte avec le présent. Il faut d'abord les « rhabiller » au sens propre comme au figuré et réécrire jusqu'à leurs origines en intégrant des données scientifiques et culturelles de la fin du XXe siècle et du nouveau millénaire. Ainsi Spiderman né en 1962 et qui tire ses pouvoirs d'une piqûre d'araignée radioactive est, en 2000, agressé cette fois-ci par le même animal mais échappé d'un laboratoire expérimental qui travaille désormais sur la génétique. Au début du nouveau millénaire, le nucléaire surprend moins que le génome humain. La série engage les personnages dans des combats titanesques pour déjouer les pires complots à l'échelle planétaire tout en les montrant plus adultes et moins monolithiques dans leurs comportements. Violence conjugale pour les uns (Giant man et la guêpe) sans oublier l'écologisme pour certains comme Thor, qui, de divinité nordique au milieu des années 60, redevient plus humain, avec un passé d'infirmier psychiatrique lui-même fragilisé par des troubles de la personnalité (ne se prend-il pas pour un dieu ?). Autant de ressorts psychologiques pour des aventures où le manichéisme est battu en brèche, même chez Captain America, de plus en plus sceptique sur l'utilité des coups de force : « Je suis un vétéran de la guerre… Une création de la guerre… Et j'ai compris… qu'en réalité ce sont les hommes de pouvoirs qui décident de ce que seront les guerres […] En fait les hommes de pouvoir donnent naissance à la guerre. » (Version française des Ultimates 13, la mort du père, janvier 2005, planche 20).



Uncle Sam, Steve Darnall, Alx Ross, collection Semic books, février 2001.


Image DC Comics

HYPERRÉALISME ET HYPER-TERRORISME : LES SUPER-HÉROS APRÈS LE 11 SEPTEMBRE 2001.

Si les bouleversements déjà nommés ont particulièrement influencé le renouveau du genre, l'attentat du 11 septembre 2001 a représenté dans le monde des Comics un impact égal à ce qu'il a eu à l'échelle mondiale. Faut-il y voir le fait que la plupart de ses créateurs vivent et travaillent à New York et que leurs personnages ont toujours évolué dans des décors urbains calqués sur cette ville ? La plupart de ces histoires se déroulent dans des villes qui, si elles se nomment Gotham, Métropolis et non pas New York, n'en sont pas moins des copies presque conformes de la grande cité américaine par excellence, des visions transcendées, certes, mais identiques… En tous les cas, coïncidences non maîtrisées, au moment où les Twins towers s'effondrent devant les écrans de télévision planétaire, chez DC Comics, les Luxor Tower (grand magnat financier et adversaire redoutable de Superman), à la silhouette presque similaire, disparaissaient aussi sous l'impact d'une attaque extraterrestre. Ce qui pose la question du poids du réel dans la fiction. À trop jouer avec le quotidien historique de la fin du XXe siècle et avec l'imaginaire de la bande dessinée, les frontières entre vérité et réalité finissent par s'effacer. Jusqu'à se demander pourquoi ces figures héroïques qui sauvent à tour de bras les humains face à des adversaires chaque fois, davantage indestructibles, n'ont-elles pu empêcher la catastrophe. Dans le n° 36 du périodique The Amazing Spider-Man, l'homme araignée entend les New-yorkais lui reprocher de ne pas être intervenu plus tôt avant que les cases suivantes le montrent prêter main-forte aux secours. Réflexion étrange que les Comics n'ont pourtant pas hésité à poser dans les semaines suivantes et qui est symptomatique du traumatisme. Plusieurs numéros l'ont évoqué, de nom- ●●●


Ultimates 8, l'art de la guerre et compte à rebours , février 2004, Marvel France, division de Panini France, p. 48.



Les fantastiques n°4 Docteur Fatalis 1974, 1966-67 pour l'édition américaine, Case 4, p 63.

Quelques repères sur les éditeurs de Comics et leurs personnages principaux.

1. L'une des plus anciennes compagnies de comics, DC Comics(Detective Comics) a débuté en 1935. Avant DC, les Comics n'étaient que des compilations de strips (histoires en BD publiées dans les quotidiens). Elle publia en 1938, Superman, Batman en 1939 puis Wonder woman en 1940, etc.
2. La compagnie Timely, grande concurrente de DC, édite vers 38 le premier numéros du magasine Marvel. Elle deviendra Atlas Comics dans les années 50 avant de se faire définitivement appeler Marvel group.
3. Apparition dans les années 80 d'Image Comics qui publie Watchmen, puis plus tard HellBlazer, Sandman ou Shade.



Un capitaine America récent mais collant encore à l'image du départ (le casque ailé, les bottes rouges fantaisistes). Le bouclier est rond (depuis les épisodes qui suivirent les premiers numéros de 1940) et la musculature adaptée aux archétypes du début de 21e siècle. Marvel méga n° 19, février 2005, planche 26, première case.



Captain America 2004, Ultimates 8 " Marvel Charecters Inc. Une version plus modernisée, un costume proche d'un uniforme militaire (chaussures, gants et accessoires ceintures).

●●● breux albums ont eu pour thème le 11 septembre, que ce soit à l'intérieur de pages hommage au nationalisme parfois exacerbé (a moment of silence chez Marvel et 9-11 chez DC), ou à travers des récits plus nuancés (9-11 : emergency relief), les héros étant pompiers et secouristes ou plus particulièrement aux détours de récits autobiographiques plus intimistes (Henrik Rehr, Mardi 11 septembre, 2003). Les images d'un Captain America pleurant au-dessus des deux tours ou celles de Superman accompagnant des enfants dans un jeu de cube dont les formes réalisées ne laissent aucun doute quant au symbole représenté, expriment à la fois le désarroi et la rage face à un imaginaire sans pouvoir. Il en dit long aussi sur les propres visions que peut avoir d'elle-même une société en crise. Ce que semblent exprimer ces épisodes en prise directe avec l'attaque terroriste, c'est la fragilité de cette société qui domine le monde depuis plus de cinquante ans et dont les Super-héros sont les garants, dans l'imaginaire, du réel qu'ils surveillent. Paradoxe inconscient qui explique aussi leur succès populaire. Captain America combat dès mars 1941, sur le papier, des espions allemands venus faire sauter les infrastructures industrielles qui vont, dans l'histoire « véridique », donner la victoire aux États-Unis et la prédominance économique pour les décennies à venir. L'attentat qui frappe pour la première fois de manière aussi spectaculaire le pays met à mal l'équilibre entre imaginaire et réel inventé par cette société industrielle et la culture dont elle s'est dotée. De ce fait, dans la continuité de la fin des années 90, les Super-héros ne sont plus dupes après le 11 septembre. Les séries déclinent ces thèmes dans de très nombreuses variantes. Ce qui n'empêche pas, réaction épidermique oblige, un certain repli américain, qui impose aux superpatriotes des réactions à chaud et de circonstance. C'est le cas en 2003, alors que la France s'oppose aux USA pour la guerre en Irak, lorsque Captain America, blessé par l'extraterrestre qui lui demande de se rendre, pointe, un index rageur sur le A de son chapeau : « Me rendre ? Il n'y a pas écrit France ! » (Ultimates France, n° 8, l'Art de la guerre, et compte à rebours, planches 21-22).

Quelques Super-Héros...

1938 - Création officielle de Superman par Siegel et Shuster qui utilisèrent pour la première fois ce nom en 1933 dans the reign of the super-man.
1939 - (mai) naissance de Batman, dessiné par Bob Kane qui inventa le personnage et la première histoire fut écrite par Bill Finger.
1939 - The Shield, dessiné par Irv Novick.
1940 - Uncle Sam de Will Eisner.
1941 - Captain America de Joe Simon et jack Kirby.
1941 - Début de Wonder Woman par Marston et Peter.
1950 - (Décembre), apparition de Marvel boy qui combat des extraterrestres communistes.
1961 - (Août) Les quatre fantastiques créés par Stan Lee et Jack Kirby.
1962 - (Juin) Thor imaginé par Stan Lee et dessiné Jack Kirby.
1962 - Spider Man créé par Stan Lee et dessiné Steve Ditko.
1962 - Iron Man inventé par Stan Lee et dessiné par Don Heck.
1963 - (septembre), création par Stan Lee des X-men. Premiers personnages à n'être ni des dieux, ni des extraterrestres ou des êtres avec des dons magiques mais juste des humains nés avec des modifications génétiques, des mutants chassés par les autres humains qui ont peur d'eux. Ils forment aussi le premier groupe dont les héros sont issus de différents pays et ne sont plus uniquement des citoyens des Etats-unis d'Amérique.
1975 - les nouveaux X-men.

Les super-héros : une radiographie de la société américaine et des relations internationales ?

Bien entendu cette étude rapide ne prétend pas à l'exhaustivité. Certaines séries plus récentes comme Authority avec un arrière-plan politique évident, n'ont pas été traités ici. Elle souhaite seulement proposer un éclairage sur un matériel particulièrement riche et qui n'a pas suscité de ce côté de l'Atlantique, à tort il me semble, tout l'intérêt qu'il peut représenter en matière d'histoire culturelle ou même de mocrohistoire. Des pistes sont encore à développer, des matériaux attendent d'être utilisés… Nés durant la seconde guerre mondiale à laquelle ils participent en tant que vecteurs de propagande, les Super-Héros côtoient dans les années 60 les faits internationaux d'une manière sans doute plus allusive. L'URSS et ses alliés communistes sont rarement évoqués directement, parfois par l'intermédiaire d'un dessin qui montre une architecture « allégorique » proche du Kremlin (Les fantastiques n°4 Docteur Fatalis 1974, 1966-67 pour l'édition américaine, Case 4, p. 63). Depuis le 11 septembre 2001, Captain America et ses acolytes collent davantage à l'actualité, toujours dans le cadre de cette étroite connexion entre fiction et réalité. Si les terroristes qu'ils combattent désormais sont davantage d'origine extraterrestre ou mutante, ils appartiennent à des réseaux internationaux qui ressemblent parfois à s'y méprendre à ceux dont parlent les journaux télévisés. D'une certaine manière la géopolitique fictive de ces revues semble se télescoper avec celle plus familière de notre planète. Loin des clichés d'une littérature populaire enfantine et infantile, Les Super-héros explorent un monde imaginaire fantasmatique qui se nourrit des événements contemporains américains et internationaux. S'ils sont avant tout des objets ludiques populaires ayant pour but principal de distraire leur lectorat, ils n'en demeurent pas moins pour autant comme des témoins de leur temps qui suivent dans la logique même de leur univers de fiction, l'évolution des conceptions géopolitiques du monde historique réel qui les a engendrés. ■

Joël MAK dit MACK



16 septembre 1943, *les forteresses volantes américaines bombardent le centre de Nantes. Ici, la rue de l'Arche-Sèche détruite en quelques secondes. Plusieurs centaines de morts dont le frère de Georges Douart.*

DÉPARTEMENT
Loire-Infre
NANTES

MINISTÈRE DE LA PRODUCTION INDUSTRIELLE
ET DES COMMUNICATIONS

BON D'ACHAT
DE VÊTEMENTS
ET ARTICLES TEXTILES N° 8606

ÉQUIVALENCE EN POINTS

Points imputés sur contingent départemental (1)	4
Points non libérés collés au verso (2)	
Total p' réapprovisionnement	

Délivré à M. (nom et prénoms) Douart Georges
né le 20/9/26 à
demeurant à (adresse complète) 18 rue Porte Neuve
titulaire de la carte de vêtements n° 24341

BON autorisant l'achat de Un pantalon

N° de référence du barème 7g 4

Date : 21 JUIL 1944

Signature du Maire et cachet :

RAVITAILLEMENT MAIRIE DE NANTES 3

(1) (2) Voir recommandations importantes au v

REÇU

Je soussigné (nom et prénoms) :
déclare avoir reçu l'article suivant :
de (nom du fournisseur) :
Adresse (du fournisseur) :
Tickets remis (en cas d'articles de 2e catégorie) :
Extraits de la carte n°

Date et signature :

Ils arrivent nos lendemains qui chantent...

L'inoubliable armistice du 8 mai 1945 à Nantes

Après avoir publié dans *Gavroche* une série d'articles sur la vie des Ajistes (membres des Auberges de la Jeunesse) à la Libération, voici un texte de Georges Douart sur l'armistice de 1945 à Nantes. Ces lignes sont extraites de son livre *Les civils sous l'occupation - Nantes dans la guerre,* préfacé par le Pr Jean Fourastié. Ce livre est disponible au domicile de l'auteur 36, avenue de Limbourg, 69110 Ste-Foy-les-Lyon. Au prix franco de 20 euros.

Après soixante-huit longs mois d'incalculables misères, il est là, ce grand jour si longtemps attendu, dont on a tant rêvé. Les prisonniers vont rentrer. Partout, les drapeaux tricolores claquent gaiement. À toute volée, les cloches emplissent le ciel de leurs carillons joyeux, de tous les bureaux, usines, maisons, des foules jaillissent, convergent vers le centre, deviennent des marées humaines qui envahissent les rues, inondent les places.

Un vent de folie souffle sur Nantes. Sans se connaître, des gens se tutoient spontanément, se serrent les mains, se congratulent, s'embrassent. De belles inconnues vous parlent comme si on se fréquentait depuis toujours. Oubliant toute retenue, des messieurs bien, des dames chics gambadent comme des gamins, jettent leurs chapeaux en l'air et crient :

- La guerre est finie, vive la paix, vive la vie ! Hourra !...

Ici, une mémé pleure, claque des mains et chante toute seule. Là, un grand-père danse soutenu par ses deux filles. Ailleurs, un petit vieux paralysé, porté sur le trottoir, est fou de joie, il va revoir son fils avant de mourir. Moi aussi l'espoir m'emporte, mon père va revenir, que nous allons être heureux ! Nous ne voyons plus les sinistres ruines. Nous avons eu si peu d'occasions de rire, nos facultés de nous amuser ont tellement été refoulées qu'aujourd'hui elles explosent.

Des mystiques aux anges, groupés autour d'une croix, remercient Dieu par d'enthousiastes cantiques. Portés en triomphe par la foule en délire, des soldats français, des marins alliés rayonnent de bonheur. « On les a eus ! ». Pas de têtes faisant grise mine, l'allégresse est dans tous les cœurs. Les yeux sont radieux, les visages comblés de joie. N'importe quelle plaisanterie ou grimace déclenche le fou rire. Jeunes et vieux, enfants et adultes n'ont plus d'âge, personne n'est spectateur, tous participent.

Main dans la main, des groupes se rassemblent, des cortèges s'improvisent, parcourent les rues, sillonnent les places, chantent à pleins poumons. Emmenés par de gais lurons, des chaînes serpentent, entrent et sortent des bars, grimpent et descendent les escaliers. Des monômes se forment, se croisent, glissent entre les gens. Des farandoles sautillent derrière un accordéon. Des rondes tournent follement : « Qui marierons-nous ? ». Et l'on s'embrasse gaillardement. On boit gratis aux barriques mises dehors par des cafetiers. Mais nous sommes plus ivres de joie que de vin.

De nuit, la fête continue de plus belle. ●●●

LA TRIOMPHALE FÊTE

Extraits
de la préface du livre par
le Pr Jean Fourastié

Parmi les hommes et les femmes qui ont moins de soixante ans aujourd'hui, bien rares sont ceux qui ont une image nette et concrète des années de l'Occupation allemande. Sans doute, beaucoup de Français, presque tous, même les très jeunes, ont entendu parler de la Résistance des années 1940-1945. De nombreux livres, de nombreuses émissions TV, ont en effet décrit ces luttes contre l'occupant qui ont fait tant de déportés, de morts et de torturés ; beaucoup de rescapés sont encore vivants...

Mais les témoignages sur la vie quotidienne, sur la vie ordinaire, intime et familiale, sont beaucoup plus rares ; les générations qui ont vécu ces sinistres années risquent de disparaître sans en avoir perpétué le souvenir. Ainsi sont de plus en plus rares les Français qui ont la conscience claire de la situation inimaginable de la vie courante des Français sous la domination nazie ; de « ces restrictions insupportables, ces estomacs creux, ces couvre-feux, ces alertes, ces bombardements » ; de plus en plus rares sont ceux qui savent « ces soixante-huit longs mois » de contrainte, de disette, d'insécurité, d'angoisse, où une chambre à air de bicyclette, soixante fois « crevée », devait être remplacée par des jantes en bois, pour aller à vingt ou trente kilomètres quêter quelques kilos de pommes de terre dans les fermes... Il faut pourtant que nos enfants et petits-enfants, nos jeunes qui vivent dans l'abondance de la société de consommation, sachent cela, sachent les souffrances de la guerre d'armistice qu'on vécues leurs grands-parents.

Or, sont de moins en moins nombreux ceux qui peuvent le leur raconter. Il fallait au

●●● Armée de torches, de lampions, de tambourins, l'énorme foule en liesse s'ébranle derrière les fanfares pour la retraite aux flambeaux. Bras dessus bras dessous, on se déplace comme des vagues. On danse sur place, on chante les airs joués, on chahute, on rigole comme des fous, On nage dans la gaieté, on communie dans l'euphorie.

Après avoir gambadé, sauté, couru, autour des feux de joie. On danse partout, sur les places, aux coins des rues, dans les cafés, Des bals s'improvisent autour d'un accordéon, d'un violon. Au son des binious et bombardes s'ébranlent les gavottes, ridées et jabadaos. Privés d'instruments, des partenaires rythment la mesure en chantant en chœur, pendant que les sans cavalières claquent vigoureusement des mains. Des couples s'éclipsent, des filles prouvent à leur manière leur reconnaissance aux soldats.

La fatigue n'existe pas. Malgré les extinctions de voix, la nuit blanche, un monde fou se retrouve le lendemain et à nouveau dans une folle gaieté démarrent, cortèges, chaînes, monômes, rondes, danses, chahuts, gambades. Et l'on chante des heures durant, à perdre haleine : romances populaires, chansons à boire, couplets de paix, rythmes de carnavals, refrains de marins, rengaines paillardes, airs classiques, hymnes joyeux, mélodies d'opérettes. Trois jours et trois nuits, la triomphale fête a duré, dans une extraordinaire allégresse, comme on n'avait jamais vu et qu'on ne reverra sans doute jamais et qui fera de ce 8 mai 1945 une des plus belles dates de notre vie !

Le retour des prisonniers et déportés

Les Français libérés en Allemagne commencent à rentrer lentement. Après dix mois d'angoissant silence du père, nous recevons enfin une carte imprimée avec trois lignes cochées sur six : « *Je suis sain et sauf. - J'écrirai bientôt. - Je rentrerai dès que possible.* »

Puis une courte lettre arrive :

« *Libérés par les Américains, après de gros bombardements, nous restons en quarantaine à cause du typhus. Nous circulons librement dans la prison mais n'en sortons pas. Malgré une grande perte de poids, je suis à peu près en bonne santé et j'attends mon tour de partir. À bientôt la joie de vous reprendre dans mes bras.* »

Alors depuis un mois, ma mère va tous les jours à la gare, à presque chaque train de Paris. Les prisonniers amaigris, pâles, débarquent en uniformes kakis avec calots, petites valises et musettes. Les requis du S.T.O. sont en civil. Quant aux déportés politiques, le crâne rasé, certains affreusement décharnés font peur à voir dans leurs tenues rayées de bagnards. Les trop faibles arrivent sur des civières. Ils racontent d'effroyables récits de camps de la mort où après d'horribles souffrances, de sadiques persécutions, les nazis



les exterminaient par dizaines de mille dans des chambres à gaz, des fours crématoires.

Des centaines de familles, mères, épouses, enfants, parents scrutent les visages, essaient de reconnaître leur exilé. Dans quel état sera-t-il six ans après ? Ils questionnent les arrivants :

- Avez-vous rencontré mon fils, dans tel stalag ?

Soudain, deux cris rauques...

- Paul ! Louisette !

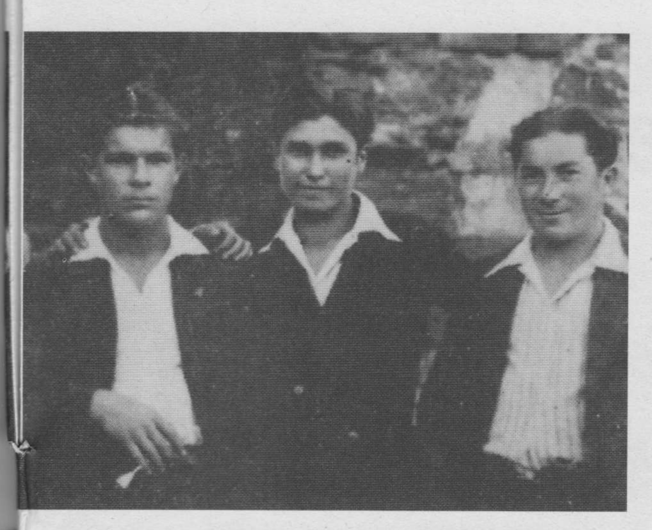
Une valise tombe, deux corps bousculant tout se fraient irrésistiblement une trouée dans la foule, se jettent l'un contre l'autre, se serrent à s'étouffer et sanglotent de joie. Deux têtes blondes accrochées à la capote crient : « Papa ! » Ils contemplent extasiés ce père qui leur tombe du ciel ! Une famille radieuse est reconstituée !

Plus loin, deux grands cris : « Joseph ! Maman ! ». Un poilu, bardé de musettes, écrase dans ses bras une petite dame grisonnante, pendant que le père rayonnant attend son tour. Ceux qui vont plus loin sont accueillis à la Maison du Prisonnier. Ma mère et tous ceux qui repartent seuls sont un peu déprimés. Ma tante nous écrit d'Angers :

« *Dès que mon frère arrivera, prévenez-moi ! À presque tous les trains de Paris, nous l'attendons. Que l'on voudrait que rentrent vite tous ces pauvres gars !* »

Dans certains villages, l'accueil est communal. Dès qu'un prisonnier est annoncé, le maire, les notables, la fanfare, les pompiers, la population remplissent la place. Quand apparaît très ému le revenant d'un autre monde, c'est l'allégresse générale, les fleurs, la musique, les bouteilles, les embrassades. Tous lui souhaitent la bienvenue !

Enfin, mon père télégraphie qu'il passe la frontière, qu'il arrive... Qu'il a changé en quarante-trois mois d'épreuves ! J'ai de la peine à le reconnaître et à superposer sa nouvelle figure sur l'ancienne. Les cheveux ras et grisonnants sur des yeux cernés, aux regards moins vifs, le corps amaigri, l'allure plus lente, lui aussi découvre... une autre femme, un fils différent. Mais qu'il est



Georges (2ème à partir de la droite) avec sa bande de J3.

ravi !.. Certains hommes du quartier ont beaucoup vieilli, on les reconnaît mal. Six ans d'exil ont creusé les visages, voûté les épaules, mais ils sont si heureux ! Ils posent sur tout des regards si enthousiastes.

M. Morel m'explique :

- Tu te rends compte, 43 800 heures j'ai attendu ce retour ! J'y ai tant pensé bouclé derrière les barbelés de leur putain de stalag ! Imagine ! Boire avec les copains une chopine de Muscadet au Café de la Haie-Fouassière ! Circuler librement dans les rues, retrouver le port, les odeurs de Loire, y pêcher ! M'attabler au milieu des miens. Crois-moi, mon gars, c'est le Paradis ! J'en ai fait la cruelle et inoubliable expérience.

Paradoxalement s'ils critiquent tous le nazisme, ils ne tarissent pas d'éloges sur l'efficacité du travail dans les usines d'outre-Rhin, l'hygiène méticuleuse des étables, la propreté des villes, l'ordre et la discipline des gens, les installations sportives, le confort des logements, l'organisation des services sociaux, les autoroutes...

Prisonniers et déportés reprennent leur vie quotidienne d'hommes comme tout le monde. Même s'ils se groupent en associations et gardent à la boutonnière l'insigne de leur captivité, ils perdent la considération émue du retour. Et qu'ils ont à régler de délicates questions d'héritages, de baux, de loyers, d'emplois. Quant aux mères, et familles de fusillés, disparus, morts, elles s'isolent et cachent leur douleur !

La guerre est finie !

On ne dénombre pas encore toutes les victimes. On parle de 50 millions, dont 20 en Russie, 6 en Pologne, autant de Juifs et 600 000 chez nous, surtout des hommes jeunes ! Quand on pense à toutes les misères engendrées par ce fou d'Hitler et sa clique, on frémit. Totalisera-t-on un jour les souffrances quotidiennes vécues par les millions de combattants ?

Combattants soviétiques et allemands abattus dans les farouches batailles de Stalingrad. Assiégés de Leningrad morts de faim. Troufions boches aux membres gelés par l'hiver russe. Marines américains descendus dans les îles du Pacifique, kamikazes japonais fauchés lors des charges suicides, tommies disparus dans les jungles de Birmanie, Italiens morts de soif dans les sables libyens. Équipages des R.A.F. et Luftwaffe tués en plein ciel. Parachutistes tombés comme des pierres. F.F.I. massacrés comme des chiens. Partisans russes et yougoslaves décapités par les fascistes. Tankistes brûlés vifs dans leurs chars. Sous-mariniers noyés dans leur cercueil d'acier. Matelots coulés au fond des mers. Naufragés dévorés vivants par les requins.

Et les affreuses douleurs des millions de soldats blessés, amputés, et les résistants torturés, fusillés. Et l'atroce agonie des millions de déportés, antifascistes, Juifs. Et les carbonisés au lance-flammes, et les déchiquetés sur les mines. Et les souffrances morales des millions de prisonniers de guerre. Et les civils écrasés sous les bombes, et les affres de la faim imposées à 300 millions d'Européens. Et l'Europe ensevelie sous tant de ruines !

Mais le carnage est terminé ! Comme dit le chant des Marais « *O Terre enfin libre où nous pourrons revivre* ». Nous vivons dans l'extraordinaire enthousiasme de la Libération, l'unité de la Résistance, l'euphorie du retour des Prisonniers, l'idéal de la Jeunesse. Qu'importe la ville détruite, le pays saigné à blanc. Nous les reconstruirons ! Nous brûlons d'une immense ardeur, aucun effort ne nous paraît impossible. Après ces millions de morts, nous aspirons à une paix, une fraternité universelles. Après tant d'années d'égoïsme, de chacun pour soi, un profond besoin de solidarité, d'amitié nous bondit du cœur !

Parmi les jeunes, après soixante mois de censures, de mensonges, une terrible fringale de vérité, de discussions nous jaillit des tripes. Après tant de jours de solitude, de couvre-feu, de laissez-passer, nous ressentons un immense désir de voyager, de rencontrer d'autres jeunes. Après cette interminable période de tensions, de douleurs, de larmes, de difficultés, nous voulons vivre, rire, chanter, aimer !

En conclusion

Ces pages traduisent une époque et mes sentiments antinazis d'alors. Mais sans oublier tout ce qui s'est passé il y a cinquante ans, pour qu'il n'y ait plus de guerre, Pour que se réalisent nos rêves de Paix Universelle, je suis aujourd'hui très partisan de l'Union Franco-Allemande, pour une intégration rapide de l'Europe des Douze, pour une solidarité active avec les peuples défavorisés et pourquoi pas, un jour, pour l'Europe de l'Atlantique à l'Oural, quand les circonstances le permettront. ■

Mai 1992.
Georges DOUART

moins avoir dix-huit ans en 1945 pour avoir le souvenir de sa souffrance. C'est pourquoi il faut féliciter Georges Douart d'avoir fait l'effort d'écrire son témoignage irrécusable, vécu au jour le joue dans sa ville martyre de Nantes, dans sa famille martyre, d'où le père, ouvrier, était déporté en Allemagne, dont la mère, ouvrière et femme de ménage, pleine de courage, dut passer de longs mois à l'hôpital, dont un frère périt lors d'un bombardement américain ; et dont il resta ainsi, de longs mois, le seul membre, écolier, puis apprenti.

Excellent témoignage, parce que Georges Douart y reste fidèle aux qualités dont il a fait preuve dans les livres antérieurs et qui ont fait sa notoriété, sinon sa célébrité : la variété et l'étendue de l'enquête, la simplicité, la netteté, la franchise ; une ample largeur de vues ; un jugement indépendant de tout dogme, original et incisif.

Excellent témoignage, parce qu'abordant tous les aspects de son sujet : la vie quotidienne, donc la famille, l'atelier, les copains, l'alimentation, les salaires, les prix, le vêtement et la foule des tracasseries du rationnement, et la pluie des interdictions ; l'omniprésence des polices ; le paroxysme des bombardements ; la ruine de la ville comme la ruine de l'économie ; et le courage de tous les jours, la faiblesse des corps sous-alimentés dans la force de l'ardeur de vivre.

Excellent témoignage par la réalité des notations, basées sur la sûre mémoire du témoin, sur ses cahiers d'écolier, les lettres conservées, les coupures de journaux et d'affiches...

La musique cubaine à Paris



Vue générale de Santiago-de-Cuba en 1898.

« Peut-il y avoir quelque chose de plus actuel à Paris, par les jours qui courent, que l'essor soudain, presque inattendu, de la musique cubaine ? On n'entend parler (...) que du son, de la rumba et de Moisé Simons. »

Alejo Carpentier
10 avril 1932
Chroniques (Gallimard)

Volontaires américains à Cuba pendant la guerre hispano-américaine.

Le succès récent de la musique cubaine en France ne doit pas faire oublier que son implantation à Paris date des années 30. Cette musique, issue d'un métissage, fait preuve d'une créativité et d'une inventivité sans fin. Pour preuve, les différents rythmes, qui, tout au long du XXème siècle, ont séduit un grand nombre de Français, du « son » à la timba en passant par la rumba, la guaracha, le mambo, le cha-cha-cha et la salsa. Que ce soit pour des raisons festives, politiques, voire identitaires, la musique cubaine a su conquérir un large public et ce, quelles que soient les époques. Elle a toujours occupé une grande place dans le paysage musical parisien.

Du temps des pionniers aux années 30

En 1890, Cuba fait partie intégrante de la couronne espagnole. Ce n'est ni plus ni moins qu'un morceau d'Espagne flottant sur la mer des Caraïbes...

Les premiers Cubains s'installent à Paris au XIXème siècle... avant même que la nation cubaine n'existe. Ce sont des indépendantistes en exil et ils fondent un journal *la Republica Cubana*, édité à Paris. Emilio Bobadilla, alias Fray Candil, journaliste satirique et critique littéraire en est un des principaux collaborateurs. Le plus célèbre des indépendantistes cubains, le poète José Marti, avait déjà séjourné brièvement dans la capitale française (ainsi que le grand compositeur Ignacio Cervantes). À la suite de la guerre d'indépendance, l'Espagne capitule face aux rebelles appuyés par les États-Unis. C'est à Paris, en 1898, que sont signés les accords mettant fin à la guerre, en présence des délégations cubaines, espagnoles et américaines (Traité de Paris). Puis viendra la Grande Guerre. Après l'horreur de cette première guerre mondiale, l'ambiance sera au divertissement (en tout cas pour ceux qui le peuvent financièrement). Les Parisiens découvrent les plaisirs



Cuba en Paris
OSCAR CALLE
Senor Tentación

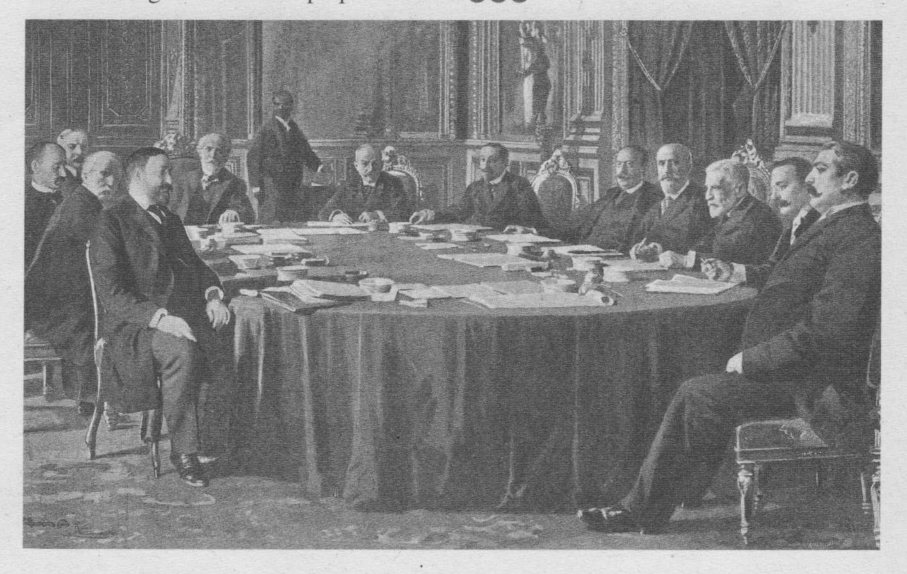
Iris a édité un album consacré aux années parisiennes du Cubain Oscar Calle.

exotiques et les us et coutumes des habitants des autres continents. Ils se ruent en masse à l'exposition coloniale de 1931. Joséphine Baker et sa Revue Nègre font un triomphe et la biguine antillaise débarque en force à Paris. Le terrain est alors propice à l'arrivée de nouveaux rythmes. Le « son » (prononcez « sone »), cette musique originaire de l'est de Cuba arrive en France un beau matin, via les États-Unis. Il faut dire que les Américains se déhanchent depuis quelques années déjà sur des rythmes cubains qu'ils ont affublés du nom quelque peu éthylique de « rhumba ». Le succès de la musique cubaine est immédiat dans une ville alors assoiffée de rythmes exotiques.

Deux quartiers « historiques ».

Très rapidement, deux quartiers se distinguent : Pigalle et Montparnasse. Le Melody's (qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Moloko), rue Fontaine à Pigalle, est l'un des premiers établissements à se lancer dans l'aventure. Ce cabaret attire une clientèle cosmopolite : des Parisiens bien sûr, mais également beaucoup de touristes anglais ou américains. Il est fréquent que les passants, intrigués par le son si particulier des maracas et autres güiros (instruments typiquement cubains) entrent et se laissent prendre par le rythme effréné des rumbas et des sones. Quelques années plus tard, en 1932, s'ouvre dans la même rue un autre cabaret au nom évocateur : « la Cabane Cubaine ». Peu à peu, la musique cubaine s'impose à Paris. En quelques années, c'est un véritable raz-de-marée. Même les lieux les plus célèbres comme le Moulin Rouge n'échappent pas à cette lame de fond venue de La Havane. La célèbre chanteuse Rita Montaner y fait un triomphe en interprétant, entre autres, le tube de l'époque, « El manisero », créé par Moises Simons, un grand compositeur cubain qui vit alors à Paris. De Oscar Calle a Eliseo Grenet en passant par les frères Barreto, nombreux sont les artistes cubains qui se produisent dans les salles de concert de Pigalle. Un certain nombre d'entre eux décident même de s'établir dans le voisinage.

Montparnasse est le second quartier parisien à entrer dans la danse avec des cabarets comme « la Boule Blanche », rue Vavin, spécialisé dans les musiques antillaises et cubaines. Un orchestre cubano-antillais s'y produit régulièrement. Le célèbre établissement « la Coupole » ouvre ses portes en 1928 et, dès le début des années 30, on peut y entendre des formations cubaines. Ces deux dancings sont à cette époque les fers ●●●



La commission hispano-américaine lors du Traité de Paris en 1898.



Cet excellent album, paru chez Frémeaux et Associés, est une compilation des succès du Guadeloupéen Félix Valvert.

●●● de lance du quartier Montparnasse, tout entier voué aux plaisirs exotiques, qualifié par Alejo Carpentier de « République internationale des artistes ». Les musiciens les plus remarquables enflamment les nuits chaudes de Montparnasse : du Guadeloupéen Félix Valvert et son orchestre cubain à Filiberto Rico.

Le célèbre écrivain cubain Alejo Carpentier, alors en exil à Paris, relate pour le journal *Carteles*, la frénésie des parisiens de l'époque pour les musiques cubaines : « Maintenant, l'invasion est générale. Le son s'est imposé définitivement au célèbre cabaret Palerme de la rue Fontaine. Le Bateau Ivre, au quartier latin, a pris pour fond sonore de publicité des morceaux de jazz cubain. » (A. Carpentier : *Chroniques*. Gallimard 1984)

Une anecdote assez surprenante permet de se rendre compte de la place qu'occupe la musique cubaine dans le Paris des années 30. Toujours selon Carpentier, il existe à cette époque une association, le Club du Faubourg, qui organise dans la capitale des débats publics sur les sujets les plus divers. Des intervenants parlent à la tribune puis répondent aux questions des spectateurs. Devant le succès grandissant des rythmes afro-cubains à Paris, le Club du Faubourg décide d'organiser un débat sur le sujet : plus de 2000 personnes y assisteront ! Alejo Carpentier écrira plus tard à propos de cette soirée parisienne (qui débuta par un concert) : « Un tonnerre d'applaudissements marqua la fin logique d'une soirée que l'on pourra considérer, à l'avenir, comme l'une des dates les plus importantes de l'histoire de la musique populaire de Cuba ». (A. Carpentier : *Chroniques*. Gallimard 1984)

Quelques jours plus tard, l'Orchestre Symphonique de Paris interprète à la salle Pleyel « Trois danses cubaines » de Alejandro Garcia Caturla.

Pigalle et Montparnasse, ces deux quartiers précurseurs, concentrent encore aujourd'hui un certain nombre d'établissements « cubains » même si la plupart d'entre eux se sont ouverts récemment.

Les étoiles cubaines

On recense dans les années 30 une quinzaine de groupes de musique cubaine à Paris. Plusieurs artistes cubains vivent dans la capitale à cette époque, que ce soit par choix ou contraints à un exil politique (durant cette période, le dictateur Machado est au pouvoir à Cuba). La musique cubaine connaît un succès planétaire sans précédent : « El manisero », le célèbre « tube » de Moises Simons est vendu au début des années 30 à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires (78 tours) dans le monde entier. Il existe de nombreuses versions de cette chanson qui est reprise à l'époque par Mistinguett sous le nom évocateur de « Rumba d'amour ». « Son de la Loma » de Miguel Matamoros est également un grand succès. Le « son » et la rumba sont en vogue. La maison de disque « Iris » a édité une série de très bons albums consacrés aux artistes cubains vivant dans le Paris de l'entre-deux-guerres (1). On peut notamment lire dans les excellents livrets accompagnant ces albums le nom de ces musiciens cubains qui succombèrent aux charmes de la capitale : Oscar Calle, Don Azpaziu, Julio Cueva, Filiberto Rico, les frères Machin (Antonio et Lugo alias Pedro Lugo), Eliseo Grenet, Eduardo Castellanos, Albarito, Abelardo Gonzalez, Firmin Jova… Ajoutons les célèbres frères Barreto, le chanteur Ricardo Bravo, le pianiste César Rios et le contrebassiste Alberto Borgiano. La liste n'est

pas complète, loin de là. Ces artistes sont les précurseurs d'une série de musiciens cubains qui choisiront Paris pour refaire leur vie, et qui, tout au long du siècle, apporteront au public français un peu de leur chaleur et de leur génie.

Des années noires au renouveau de la Libération

Nombre de ces artistes fuirent la France quand commence l'occupation allemande. D'autres restent, pour leur plus grand malheur. On imagine ce que peut être le quotidien d'une personne de couleur dans Paris occupé par les nazis. Les conditions de subsistance sont d'autant plus difficiles que les établissements n'embauchent alors plus d'étrangers par peur des représailles. En 1941, a lieu une grande rafle dans les milieux américains et cubains de Paris à la suite de l'entrée en guerre de Cuba et des États-Unis au côté des Alliés. Plusieurs artistes cubains sont internés dans des camps.

Il faudra attendre les années 50 pour que la musique cubaine revienne en force à Paris. Mais déjà, à la Libération, les prémices se font sentir. En effet, Félix Valvert et son orchestre cubano-antillais enflamment à nouveau les soirées de la Coupole à coup de guarachas et de rumbas. Comme s'il fallait rattraper le temps perdu, les fêtes illuminent à nouveau les nuits parisiennes après les obscures années 40. Le jazz, arrivé dans les bagages des GI's, refait également son apparition dans les cabarets de la vieille Europe.

Dizzy Gillespie est un des premiers musiciens à introduire les percussions rituelles afro-cubaines dans un orchestre de jazz, en l'occurrence les congas du génial Chano Pozzo. En décembre 1947, à la suite d'une tournée européenne émaillée d'incidents rocambolesques, Dizzy et son orchestre arrivent à Paris pour un concert impromptu à la salle Pleyel. Au moment où Chano Pozzo fait résonner ses congas, la stupeur envahit la salle : c'est la première fois que ces amateurs de jazz entendent des congas dans un orchestre ! Passé le premier moment d'étonnement, le succès est total. Un autre concert sera organisé quelques jours plus tard en catastrophe afin de pouvoir graver sur vinyle ce moment inoubliable. Le débat sur l'audace de Gillespie durera plusieurs années au sein du public français. Aujourd'hui encore, les personnes qui assistèrent à ce mémorable concert en parlent avec passion.

Mambo N° 1… à Paris

À Cuba, le jazz imprègne les rythmes locaux. Cela va se traduire par l'apparition du mambo, un danzòn au rythme plus syncopé.

C'est dans les années 50 que le mambo arrive jusqu'aux oreilles des Français. Comme pour le « son » dans les années 20, le succès est immédiat. Dans la frénésie générale, de nombreux artistes français comme Dario Moreno ou Line Renaud décident d'enregistrer des mambos. Le trompettiste Aimé Barelli, qui a déjà repris des succès cubains comme « Siboney », créé le « Mambo de Monaco » et même le « Mambo del cha, cha, cha » ! Le cinéma hexagonal n'est pas en reste. Brigitte Bardot, notamment, se met à onduler frénétiquement des hanches sur des rythmes cubains dans « Et Dieu créa la femme » de Roger Vadim et dans « La vérité » de Henri-Georges Clouzot. Les boîtes cubaines de Paris ne désemplissent pas. C'est à cette époque que José Dolores Quiñones, né à Cuba en 1918, s'établit dans la capitale française. Il est notamment l'auteur du mambo « Camarera del amor », chanté par Benny Moré et de nombreux boléros (« Que me hace daño », « Los aretes de la luna »…).

À peine remise des joies du mambo, la France accueille avec ferveur un autre rythme cubain dérivé de ce dernier : le cha-cha-cha. Les Français succombent une fois de plus au charme latin à l'image de Bobby Lapointe qui créé « le cha-cha-cha des thons » ! Gainsbourg enregistre également plusieurs mambos et cha-cha-chas. De nombreuses publicités des années 50 ont d'ailleurs pour fond sonore des cha-cha-chas.

Les années 60

L'engouement dure quelques années. Mais, devant la déferlante du rock'n'roll, les rythmes cubains s'effacent. Le combat contre les « majors » américaines et les nouvelles ●●●



Une partition de Ciel tropical, *chanson de Félix Valvert.*

●●● idoles venues d'Angleterre et des États-Unis est trop inégal. Comme à New York, les boîtes cubaines de Paris ferment leurs portes. Les Cubains sont de toute façon trop occupés par le bouleversement engendré par la révolution castriste pour pouvoir inventer de nouveaux rythmes. Mais ils n'ont pas dit leur dernier mot. Et c'est paradoxalement des États-Unis (l'ennemi juré) que viendra plus tard la nouvelle offensive de la musique afro-cubaine !

Un groupe cubain fit malgré tout parler de lui à cette époque pourtant dévouée au rock'n'roll. Il s'appelle « Los Zafiros » et on surnomma vite ces cinq garçons les « Platters cubains » ! En 1965, ils jouent à l'Olympia devant une salle comble qui leur fait un triomphe. Selon les dires d'un des membres du groupe, quatre jeunes musiciens anglais de passage à Paris assistent au concert. Enthousiasmés, ils vont saluer dans leur loge les cinq Cubains assez étonnés d'être félicités par… les Beatles !

Les années 70 : Sous les pavés…

Quelques années après Mai 68, le fond de l'air parisien est encore à la contestation. Les manifestations étudiantes se succèdent tout au long de la décennie 70. Les fumées de gaz lacrymogène sont à peine dissipées quand arrivent les premières notes de salsa en provenance d'Amérique. Bien qu'elle fût créée à New York par des immigrés cubains et portoricains, la salsa est avant tout basée sur des rythmes afro-cubains. Elle est la descendante directe de ce bon vieux « son » des montagnes de l'est de Cuba. Puis, la salsa est devenue la référence musicale commune à tout le continent sud-américain. En matière musicale, elle en est le symbole, le ciment culturel. Les paroles, parfois à forte connotation sociale, plaisent à la jeunesse contestataire européenne des années 70 (certaines chansons décrivent les rudes conditions de vie des immigrés latinos de New York). Les raisons du succès de la salsa sont diverses : bien sûr il y a l'attrait de la découverte pour un nouveau rythme. Mais il faut aussi reconnaître que les paroles en espagnol et les racines cubaines de cette musique ne peuvent que plaire à une génération sensible aux luttes des peuples sud-américains contre « l'impérialisme » étasunien. À Paris, Pierre Goldman (célèbre militant d'extrême gauche, demi-frère de Jean-Jacques Goldman) est un fidèle de la première heure. C'est lui qui fait venir le chanteur Panaméen Azuquita qui, depuis, a conquis le cœur (et les oreilles) des parisiens. Rémi Kolpa Kopoul, alors journaliste à *Libération*, et futur fondateur de Radio Nova, est également l'un des premiers en France à croire au succès de la salsa. Pourtant, ces premiers concerts ne réunissent que des passionnés, sud-américains pour la plupart, le plus souvent à l'Escale ou à la Chapelle des Lombards (2).



La musique cubaine à Paris : comme une lame de fond venu

En mars 1977 à Pantin, a lieu un concert avec Cheo Feliciano et le groupe d'Azuquita, la Tipica 73. Il est facile de constater aujourd'hui, avec le recul, que ce concert « fondateur » fut d'une grande importance en contribuant à la popularité de la salsa auprès de la jeunesse parisienne et banlieusarde.

Durant les années 80, certains artistes français concourent à diffuser la musique cubaine dans notre pays. C'est le cas de Bernard Lavilliers avec l'album « O Gringo » où l'on peut apprécier Ray Barretto aux congas. Et de manière plus anecdotique (et dans une verve plus comique), le Grand Orchestre du Splendid continue de jouer des mambos et des cha-cha-chas sans oublier la célébrissime « Salsa du démon » ! Pourtant, au début des années 80, la musique cubaine est en perte de vitesse sur le vieux continent.

Les années 90-2000 : l'offensive des Papys du « son »

Cette éclipse est de courte durée. Avec l'ouverture de Cuba au tourisme de masse, les Français redécouvrent une fois de plus la musique afro-cubaine. Le documentaire de Win Wenders « Buena Vista Social Club » reste à l'affiche de plusieurs cinémas parisiens durant de nombreux mois. Ce succès phénoménal (ainsi que celui des trois albums du même nom) nous permet d'apprécier à nouveau la richesse infinie des rythmes cubains. Pourtant, la gloire de ces papys octogénaires, dont le regretté Compay Segundo, ne doit

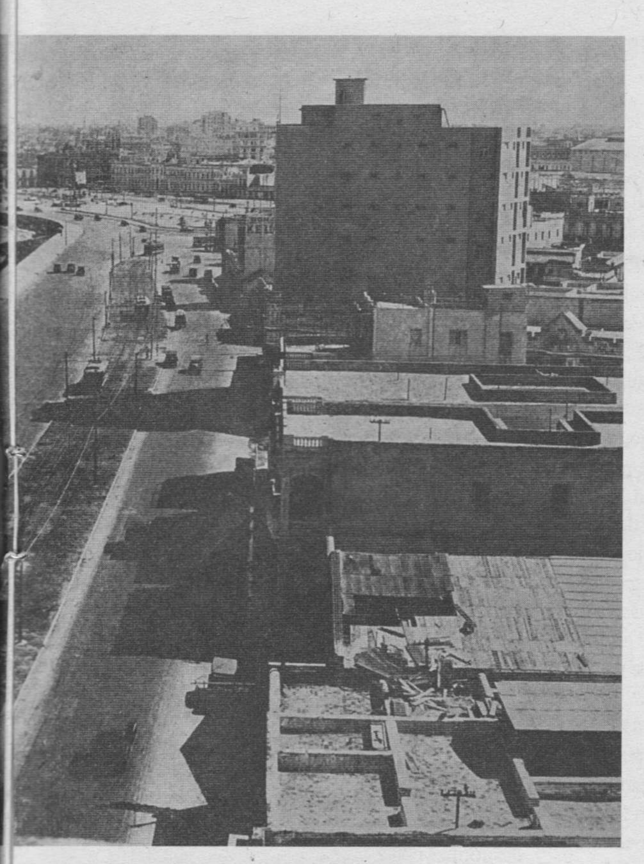
Bibliographie
Alejo Carpentier "Chroniques" Gallimard 1985

André Kaspi et Antoine Marès: "Le Paris des étrangers" Edition de l'Imprimerie Nationale 1989

Saùl Escalona: La salsa "Pa' bailar mi gente": un phénomène socioculturel

Isabelle Leymarie: Cuban fire Outre Mesure 1997

Filmographie
Mauricio Martinez-Cavard: Paris salsa (Paris Première et Les Films du Village)



de La Havane, ici dans les années 20.

pas masquer la vitalité de la scène afro-cubaine de Paris. De nombreux groupes et artistes sont installés dans la capitale. Citons entre autres l'Antillais Henri Guédon qui fut l'un des premiers artistes à introduire la salsa à Paris, le talentueux Colombien Yuri Buenaventura qui se fit connaître en reprenant la chanson de Jacques Brel « Ne me quitte pas », Ernesto Tito Puente qui électrise régulièrement les nuits du New Morning à la tête de son orchestre, le Panaméen Azuquita, très souvent invité à partager la scène avec de « grosses pointures » de passage à Paris, la salsa sucrée des délicieuses Rumbanana (un groupe féminin franco-cubain), le grand pianiste de latin jazz Alfredo Rodriguez, le Vénézuélien Diego Pelaez, La chanteuse Alma Rosa, le grand percussionniste Patato Valdés, le collectif parisien P 18 (salsa et techno), le groupe Mambomania (qui joue les week-ends à la Java), le groupe de rap Orishas, le chanteur Raúl Paz, le timbalero Anga Diaz, le percussionniste vénézuélien (et virtuose) Orlando Poleo… Et bien d'autres encore.

Les Antillais, les Africains, les Sud-Américains de Paris

La vitalité de la scène parisienne doit beaucoup à ces différents talents, mais il ne faut pas oublier que les populations d'origine africaine et antillaise de Paris et de la banlieue ont constamment entretenu la flamme même lorsque la mode n'était plus aux rythmes cubains. Beaucoup d'Antillais, de par leur proximité géographique et culturelle avec Cuba, sont de fins amateurs de rythmes afro-cubains. Henri Guédon, on l'a vu, fut d'ailleurs un des premiers à se lancer dans l'aventure de la salsa. Les Africains de Paris et de la banlieue, et notamment la génération qui vécut la période des indépendances et les tournées incendiaires de l'Orchesta Aragon et de Arsenio Rodriguez sur le Continent Noir, gardent intacte la passion qu'ils éprouvent pour la musique cubaine (3). Il suffit de les écouter lorsqu'ils évoquent ces lointains souvenirs pour s'en rendre compte. Les Latino-Américains de Paris furent les premiers adeptes des concerts afro-cubains dans la capitale qui, dans les années 70, ne réunissaient que des passionnés. Plus près de nous, c'est un Vénézuélien résidant à Paris, Saùl Escalona, qui a rédigé la première thèse en français sur la salsa (4).

Il existe aujourd'hui à Paris une radio bien connue des amateurs de rythmes cubains et sud-américains : il s'agit de la célèbre « Radio Latina », autoproclamée « radio officielle de la fiesta » ! Cette fréquence est très écoutée par les « aficionados ». D'autres radios diffusent de manière régulière des morceaux de musique cubaine. Citons notamment Radio Nova, solidement implantée dans le paysage parisien de la bande FM depuis plusieurs années.

Aujourd'hui, grâce à de nombreux groupes locaux, la scène afro-cubaine parisienne est très dynamique. Même si elle n'égale pas en terme de créativité des villes comme Caracas, Calì ou a fortiori La Havane, Paris est devenue une place incontournable et une étape obligatoire pour les stars mondiales de la salsa. Les cours de danses cubaines foisonnent dans la capitale et de nombreux restaurants et bars « cubains » se sont récemment ouverts. En matière de musique cubaine, il y a les endroits « historiques », des lieux dont la notoriété dépasse pour certains les frontières de l'Hexagone : l'Escale, la Coupole, la Chapelle des Lombards, la Java, le New Morning… Ce sont des valeurs sûres. Mais depuis le renouveau des années 90, une kyrielle de nouveaux établissements a également vu le jour, pour le meilleur et parfois pour le pire. Le quartier de la Bastille a rejoint Pigalle et Montparnasse dans le classement des endroits fréquentés le plus assidûment par les aficionados de la salsa, sans oublier bien sûr les Champs-Élysées. C'est grâce à la présence de ces nom-breux établissements et de milliers de passionnés que Paris est, depuis les années 30, une terre d'accueil pour les nombreux rythmes venus de Cuba. La capitale est donc prête à accueillir les nouveaux rythmes qui ne manqueront pas d'arriver de la grande île des Caraïbes. ■

Daniel SERRE

(1) On peut recommander notamment « Cuba en Paris : Oscar Calle » (1998) Textes du livret : G. Gib et « Vieja Guardia Cubana : 1920-1930 » (1999) Textes du livret : Gérald Arnaud.

(2) La Chapelle des Lombards, fondée par Nicole et Jean-Luc Fraisse, est une salle mythique pour les amateurs de salsa et de latin-jazz. À l'origine située rue des Lombards, elle déménagea pour ouvrir rue de Lappe, dans le quartier de la Bastille, où elle se trouve toujours, même si les époux Fraisse n'en sont plus les propriétaires.

(3) Durant les années 60, plusieurs artistes et groupes cubains sillonnèrent l'Afrique, alors en pleine effervescence indépendantiste. Venant de Cuba, où la révolution en était à ses débuts, et apportant dans leurs bagages des rythmes d'origine africaine, ces musiciens étaient, on s'en doute, chaleureusement accueillis par les populations locales.

(4) Cette thèse a été publiée par l'Harmattan sous le titre « La salsa "Pa' bailar mi gente" : un phénomène socioculturel ».

LA CHRONIQUE DE JEAN-JACQUES LEDOS

ATTAQUE SUR LES TÉLÉCOMMUNICATIONS

Ce pourrait être un sujet de roman de science-fiction. Il s'agit d'une hypothèse que les Américains étudient: l'explosion, à partir d'un satellite mis en orbite par un groupe terroriste, d'une charge ionisante qui pourrait perturber plus ou moins durablement les télécommunications.

Dans *Introduction au siècle des menaces*! voir p. 29), Jacques Blamont en décrit les diverses hypothèses et leurs conséquences.

(Source: «Protecting The Power Grid from Electromagnetic Pulses» par Sarah Simpson in «Space Weather Quaterly», Spring 2005 et Summer 2005).

CYNISME

Le cynisme des puissants s'exprime aujourd'hui sans retenue. La politique américaine au Proche-Orient en est l'illustration. Il peut aussi s'appliquer au passé.

Le Monde diplomatique reproduisait, dans son numéro de septembre, le récit terrifiant d'un journaliste, John Hersey, témoin des effets de la bombe sur Hiroshima.

Un journaliste écrivait, en substance, au début du mois d'août dernier dans le *Los Angeles Times*: Pourquoi nous sentirions-nous coupables d'avoir lancé des bombes atomiques sur le Japon?

C'était, disait-il, le moyen d'épargner des victimes et, ajoutait-il, ce fut bon pour l'économie américaine toujours prête à exporter le modèle de la démocratie libérale - entendez: marchande -.

FAIRE L'ÉVÉNEMENT

La possibilité pour quelques-uns de s'adresser par les ondes au plus grand nombre dans l'instant a, de longue date, été utilisée pour créer l'événement qu'on exploiterait ensuite avec profit.

En 1936, c'est par la radio que Franco a déclenché la guerre civile, depuis les îles Canaries. En 1939, Hitler a envahi la Pologne sur le faux prétexte d'une attaque polonaise contre un émetteur allemand de Silésie.

Par «l'"appel» du 18 juin 1940, le général de Gaulle a engagé la résistance contre l'occupation allemande.

Les auteurs de coups d'états s'attaquent désormais en priorité aux stations d'émissions.

Dans notre actualité, les programmateurs, soumis aux pouvoirs économique et politique, utilisent les médias pour lancer des informations qui ont pour projet la sensibilisitation de l'opinion à un danger possible, voire à la préparer à une décision présentée comme fâcheuse mais inéluctable: par exemple, les statistiques de la criminalité, invérifiables, ont souvent pour objet de préparer l'opinion à de nouvelles mesures contraignantes. Le catalogue est long et les oppositions, à supposer qu'elles aient le souci de l'ouvrir, n'ont pas l'accès permanent aux grands moyens de diffusion qui leur permettraient de s'exprimer.

POINT DE VUE D'ACTUALITÉ

«La propagande, telle qu'elle est actuellement développée, systématisée et "euphémisée" sous les espèces de la "communication" et de l'"information", tend à mettre les populations, au bénéfice des grands exacteurs de l'ordre établi. L'honnêteté oblige à dire qu'aujourd'hui comme hier, et peut-être plus encore, le processus d'abrutissement par l'évacuation de la réflexion critique, par le martèlement des slogans exaltant le vécu immédiat, le pulsionnel et le fusionnel, par la réduction du langage au boniment publicitaire et par l'appauvrissement intellectuel qui l'accompagne, a pénétré profondément l'ensemble de la culture et de la vie sociale et provoqué de terribles dégâts.

Lorsque le discours public ne sert qu'à massacrer le vide de la pensée, à proférer avec aplomb des arguments spécieux ou controuvés, à habiller d'une apparence de bon sens le déni de toute logique rationnelle, à rendre admirables et honorables des actes ignobles et méprisables, lorsque parler et écrire ne sont plus, pour beaucoup, que des moyens, non pas de chercher vérité et justice, mais de séduire et de mentir aux autres et à soi-même, bref quand le langage n'est plus que le véhicule d'une manipulation démagogique et un instrument de domination parmi d'autres mis au service des puissants par des doxosophes de tous acabits, alors que c'est une tâche primordiale pour ceux qui savent encore ce que parler veut dire et refusent de s'en laisser conter de mettre méthodiquement en lumière, comme le faisait Kraus, le fonctionnement de la machine à abêtir… »

Extrait de *Un appel à résister. Karl Kraus, contre l'empire de la bêtise* par Alain Accardo: in *Le Monde diplomatique* (août 2005)

ANTIAMÉRICANISME PRIMAIRE

Gore Vidal, un auteur américain, l'affirme dans un entretien accordé à une journaliste du *Monde* (1er sept. 2005):

«Nous sommes un pays anormal, gouverné par des experts en publicité mensongère […] Comme il n'y a pas de système d'éducation publique, la grande majorité de mes concitoyens est d'une ignorance à faire peur.[…] Le pays appartient à une poignée d'hommes qui contrôlent aussi les médias. Prenez General Electric. Il produit des armes nucléaires pour le Pentagone et possède la chaîne câblée NBC News. Il y a là un appareil de censure très sophistiqué car intrinsèque au système. Voilà le coup de génie. C'est comme une cage électronique au tour de la nation, qui empêche l'information de passer. »

MENSONGES MORTELS

L'actualité a récemment mis en lumière les actions engagées devant les tribunaux par les victimes - ou prétendues telles dans l'état actuel de l'instruction - des essais nucléaires français dans le Pacifique à partir de 1966.

L'émission de France 3, Thalassa, a programmé en septembre dernier le résultat d'une enquête au cours de laquelle certains dossiers ont été ouverts.

Certains révèlent que l'occultation des risques encourus par le personnel militaire et par les habitants des îles les plus proches a été cyniquement ordonnée. Ces deux derniers mots apparaissent dans les rapports présentés au cours de l'émission.

L'institution militaire continue d'utiliser tous les recours qu'autorise la justice pour échapper à un aveu.

Le mensonge est-il un instrument indispensable à la prise de décisions par les gouvernements et les institutions?

SOUTIERS DU LIBÉRALISME

Il arrive que la télévision montre les maux du libéralisme effréné... chez les autres.

En septembre dernier, l'émission de France 2, «Envoyé spécial», a consacré un sujet à l'une des formes contemporaines de l'esclavage.

Les Émirats Arabes Unis sont un pays riche grâce au pétrole. L'opulence apparaît dans les hauts immeubles qui poussent dans la capitale. Leur construction offre du travail à des ouvriers venus d'ailleurs, du Pakistan, du Bangladesh, de Chine.

Leur passeport, confisqué dès l'arrivée les prive de toute liberté, celle en particulier, de repartir ou seulement de se déplacer. Leur temps de travail est de 12 heures, sinon davantage, six jours par semaine. Ils sont hébergés, sous haute surveillance, dans des camps éloignés de leur lieu de travail. Les accidents de travail, fréquents sur des sites élevés, ne sont pas pris en compte. Beaucoup se suicident.

C'est une des faces bien cachées de la prospérité insolente du petit nombre.

POINT DE VUE

«La télévision: superficialité et sensationnalisme des programmes, torpeur et prostration des programmés. Tyrannie idéologique, dictature émotionnelle: un appareil totalitaire indolore et hypnotique qui fabrique du consentement et du consensus. La télé pense à notre place, il faut penser la télé pour la remettre à sa place. On croit qu'il suffit de l'éteindre pour avoir la paix, mais du tout, éteinte ou allumée, qu'on l'ait ou qu'on ne l'ait pas, elle fait la loi et s'insinue par tous les pores du tissu social. L'ignorer, ce serait capituler. Il faut d'abord apprendre à s'en protéger, puis à lui rendre coup pour coup. »

Cueilli sur le Net sous le titre «Désentubages cathodiques» sous la signature <clotildedurand@hotmail.com> ■



Nos auteurs publient :

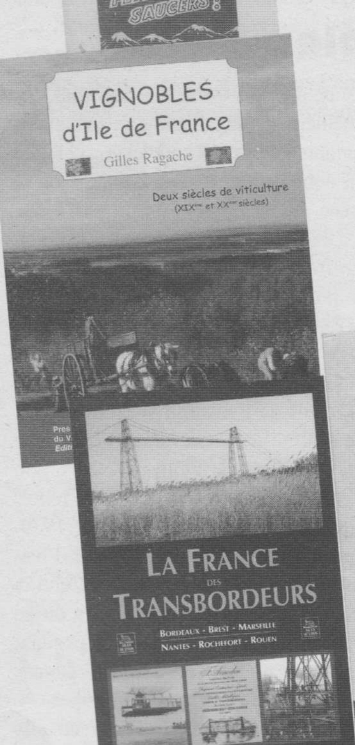
Pas moins de cinq ouvrages viennent tout récemment d'être publiés portant la signature d'auteurs qui nous sont connus notamment pour leurs articles dans la revue.

● **Guillaume Doizy**, dans un article remarqué du numéro 140, nous avait présenté la revue anticléricale *Les Corbeaux*. Avec ce livre, ***A BAS LA CALOTTE*** co-signé avec Jean-Bernard Lalaux il retrace l'histoire de la caricature anticléricale depuis ses origines (déjà avec les tailleurs de pierre des cathédrales) jusqu'à nos jours en insistant sur la période la plus virulente et prolifique autour de la Loi de séparation de 1905. Un livre de 160 pages, abondamment illustré (270 documents). Format 26x18. Editions Alternatives. 29 €.

● **Cyril Le Tallec** avec ***LES SECTES UFOLOGIQUES 1950-1980*** revient sur le phénomène des soucoupes volantes et autres OVNI dans notre culture occidentale et l'émergence de mouvements sectaires avec à leurs têtes de bien curieux personnages en contact avec les extra-terrestres... Un rappel bien utile puisque certains de ces mouvements sont toujours présents, toujours dangereux hélas. Aux Éditions L'Harmattan - 145 p. 13 €.

● **Gilles Ragache,** historien très observateur du temps présent, répond dans ***VIGNOBLES D'ILE-DE-FRANCE*** à cette question : pourquoi et comment un des trois grands vignobles en France (à égalité avec la Bourgogne et le Bordelais) a-t-il (presque) disparu pour (un peu) renaître aujourd'hui ? La région parisienne n'est certes plus vinicole mais des vignes réapparaissent suite à une volonté de mouvements collectifs qui entendent ainsi ne pas rétablir le passé mais bien concrètement poser la question de l'espace vert dans la densification urbaine. En collaboration avec Hervé Luxardo. Aux Editions Presses du village. 144 pages. Format 18x24. Plus d'une centaine d'illustrations. 25 €.

● **Jacques Sigot** nous remet en mémoire ***LA FRANCE DES TRANSBORDEURS*** avec cinq grandes villes portuaires qui, autour des années 1900, virent apparaître dans leur paysage « ces colossaux ouvrages métalliques imaginés par un génial inventeur français, Ferdinand Arnodin » : Rouen, Rochefort, Nantes, Marseille et Brest. Un sixième pont, celui de Bordeaux, ne fut jamais achevé. Ne subsiste aujourd'hui, à usage touristique, que celui de Rochefort. Cette très intéressante étude montre bien comment, à l'époque, ces ponts répondaient au problème posé par la traversée d'une passe maritime ou fluviale sans entraver la navigation. Aux éditions Alan Sutton. 190 pages - 22 €.





● **Bertrand Tillier** propose avec ***À LA CHARGE ! La caricature en France de 1789 à 2000*** un très beau livre de 256 pages avec plus de 150 illustrations particulièrement bien reproduites. Bien sûr, il ne s'agit pas ici d'une histoire chronologique de la caricature, ce «genre singulier» selon Baudelaire mais d'analyses autour de ce métier indéfinissable même s'il est répertorié dans la grille des salaires de la presse comme reporter dessinateur. Artiste ? Journaliste ? Éditorialiste ? De Daumier à Plantu, ce curieux genre artistique persiste et signe l'actualité. Objet éphémère mais aussi objet d'histoire, l'objet caricature est avant tout le produit d'un engagement militant. Editions de l'Amateur - format 21x26, 38 €.

Nouvelle série du Maitron

Dans le N° 132 (novembre-décembre 2003), de *Gavroche* nous évoquions avec Claude Pennetier et René Lemarquis, *Jean Maitron et son dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*. Claude Pennetier annonçait que le travail en cours de son équipe sur la période 1940-1968 déboucherait sur un dictionnaire papier et informatique. Voilà qui est fait. Un premier tome de la nouvelle série paraît ce mois-ci. Il sera suivi de onze autres volumes jusqu'en 2012.

Explorant cette nouvelle période historique, le Maitron publie les biographies de plusieurs milliers de militants qui ont marqué cette période : la guerre, la résistance, la reconstruction, la guerre froide, l'explosion du mouvement associatif, l'anticolonialisme, le féminisme, mai 68... De nouvelles formes d'engagements associatifs, sociaux et politiques s'affirment.

Ainsi se poursuit une aventure éditoriale hors du commun commencée en 1955.

Ce premier volume, 448 pages, accompagné d'un cédérom, est en vente au prix de 65 €. - Éditions de l'Atelier.

Cette série vient donc s'ajouter aux 44 volumes déjà parus avec 110 000 biographies de militants qui ont fait le mouvement ouvrier depuis la Révolution française, 8 volumes internationaux et 3 dictionnaires thématiques.

Cent ans de socialisme

Les actes du colloque organisé par le Parti socialiste, la Fondation Jean-Jaurès et l'Office universitaire socialiste (L'OURS) à l'occasion de son centenaire viennent de paraître.

Thèmes abordés : le socialisme français et les idées, la société, l'économie, le pouvoir et la démocratie, la Nation, l'Europe et le monde.

Un document d'une grande richesse. 224 pages - 10 €.

L'OURS, 86, rue de Lille, Paris 7[e].



L'HISTOIRE SECRÈTE DU PLOMB
de Jamie Lincoln Kitman,
Editions Alia, 2004,
155 p., 6,10 €

Instruction à charge

Les éditions Allia, dont il faut saluer au passage l'originalité de l'important travail éditorial, viennent d'éditer *L'Histoire secrète du plomb*, traduit par Arnaud Pouillot. Publiée en 2000 dans le magazine *The Nation*, l'enquête de l'auteur revient sur un aspect assez mal connu des méfaits des compagnies pétrolières (Exxon en tête). De 1927 à 1987 l'essence a contenu du plomb. Or, et contrairement à une idée reçue, l'essence ne contient pas naturellement de plomb. Les compagnies pétrolières rajoutaient en effet en toute connaissance de cause ce poison à l'essence. Ces effets néfastes sur la santé des hommes étaient connus, les risques identifiés. Les firmes, après s'être mises d'accord entre elles, et avec la complicité des pouvoirs publics, uniquement préoccupées par leur profit, empoisonnèrent la planète, méprisant la santé des hommes. Il faudra un âpre combat pour imposer à la mafia pétrolière et aux constructeurs automobiles la mise sur le marché d'une essence dans laquelle on n'avait pas rajouté du plomb. L'auteur nous rappelle qu'en Afrique et dans nombre de pays du tiers-monde, cette essence hautement toxique et dangereuse pour la santé continue à être vendue en toute impunité. Ce texte très instructif fait froid dans le dos. Le cynisme des compagnies pétrolières qui, on le sait, inspire la politique du pouvoir exécutif des États-Unis, n'est certes plus à démontrer, mais on est abasourdi, naïfs que nous sommes, lorsqu'au fil des pages du document rédigé par Jamie Lincoln Kitman nous découvrons la nature criminelle de ses turpitudes. Nature qui à l'évidence ne connaît aucune limite. *L'Histoire secrète du plomb* est donc une pièce supplémentaire à joindre au dossier dans l'instruction à charge que nous serions en droit d'exiger à la lecture des faits.

Jean-Luc Debry



SURVIVRE AVEC LES LOUPS
de Misha defonseca,
Editions XO, 2005,
19,90 €

Un incroyable périple

Un insistant et répétitif message publicitaire diffusé à la radio m'a incité à lire le livre de Misha Dafonseca : *Survivre avec les loups* (XO éditions), récit de l'itinéraire d'une fillette juive de six ans à travers l'Europe nazie. En 1941, ses parents sont arrêtés et la fillette est recueillie dans une famille plus proche des Thénardier que d'adultes compatissants. Elle décide de partir vers l'Est où, lui a-t-on dit, ses parents ont été envoyés. C'est donc vers l'âge de sept ou huit ans que l'enfant entreprend à pied, en se cachant, sans provisions particulières, sans moyen d'orientation (à l'exception d'une minuscule boussole, un jouet), un incroyable périple au cours duquel elle est recueillie par des loups. Récit incroyable en effet. L'auteur a pris soin de nous avertir : « J'ai parfois peur, en essayant de forcer les souvenirs, de créer des choses, ou des objets qui n'existent pas » (p. 23).

Comment une enfant sous-alimentée, parfois malade et affaiblie (cf. p. 110), a-t-elle pu marcher pendant des milliers de kilomètres de Bruxelles à Varsovie ? Comment a-t-elle pu franchir les obstacles naturels, des massifs forestiers et des fleuves (il n'est fait mention que de la Moselle, mais l'Allemagne et la Pologne sont coupées perpendiculairement à son trajet de nombreux autres rivières et fleuves : le Rhin, la Weser, la Saale, l'Elbe, la Neisse, la Warta, et bien d'autres). Comment a-t-elle réussi à franchir des montagnes où il est si facile de se perdre même munie d'une boussole de fortune ? Plus étonnant encore : elle a franchi les contrôles multiples mis en place dans un pays en guerre (l'Allemagne) pour entrer ensuite dans une zone particulièrement dangereuse : le Wartheland, territoire polonais annexé à l'Allemagne, où commença l'extermination des juifs début 1942. Parvenue à Varsovie, elle s'introduit dans le Ghetto par un trou dans le mur, scène qui évoque *Kaputt* de Malatesta. Si l'on se souvient des évasions de prisonniers, on reste dubitatif.

Que penser de sa rencontre avec une meute de loups ? Une impression s'impose : n'importe qui, s'étant un peu documenté sur leurs mœurs, peut écrire une description semblable. Un thème de la 4e de couverture de l'éditeur (« Misha découvre la violence des hommes et l'humanité des bêtes ») suscite d'autres interrogations. Tout lecteur de Bruno Bettelheim garde en mémoire son analyse du mythe des enfants-loups qu'il conclut ainsi : « Les contes de fées qui nous parlent de l'empathie et de la compassion humaine des bêtes ne résistent pas à une analyse sérieuse. Demander donc au Petit Chaperon rouge » (*La Forteresse vide*, Gallimard, Folio, p. 692).

Le scepticisme à propos du récit de Misha Dafonseca n'est peut-être pas fondé mais il est renforcé par l'exemple d'autres récits de survie à l'époque des persécutions raciales et des déportations qui se sont avérés être de pures inventions : le cas de Benjamin Wilkomirski est bien connu. Il a été analysé par Elena Lappin (*L'Homme qui avait deux têtes*, Éditions de l'Olivier, 2000). Son éditeur français Calmann-Lévy a été contraint de retirer de la vente son livre *Fragments. Une enfance, 1939-1948*. Tout récemment la presse s'est fait l'écho de l'histoire de l'affabulateur espagnol Enric Marco. Celui-ci prétendait avoir été déporté à Mauthausen : il a dirigé l'association des anciens déportés espagnols pendant des années et s'apprêtait à publier ses souvenirs. De nos jours, le statut de victime paraît séduisant à des personnes qui cherchent à assouvir un « besoin de traumatisme » afin de se donner une personnalité choisie.

Surtout on pourrait attendre une plus grande rigueur de la part des éditeurs. Le récit de Misha Dafonseca ne semble pas avoir fait l'objet d'une enquête parallèle auprès d'historiens belges, allemands ou polonais… En 1954, Germaine Tillion avait dénoncé les affabulations de certains récits, ajoutant : « Il y a même eu des éditeurs pour imprimer certaines de ces élucubrations et des compilations plus ou moins officielles pour les utiliser, mais éditeurs et compilateurs sont absolument inexcusables, car l'enquête la plus élémentaire leur aurait suffi pour éventer l'imposture » (*Revue d'histoire de la Deuxième guerre mondiale*, juillet 1954). En 1984, dans une brochure intitulée : *Le cas Marek Halter jusqu'où est-il tolérable d'aller trop loin ?*, le grand résistant Michel Borwicz dénonçait le danger des « industries de falsifications » propres à alimenter le discours négationniste .

La leçon est-elle toujours d'actualité ? **J-L Panné**

Faits historiques et imagination

Samuel Schwartzbard, Herschel Grynzpan : un geste identique pour deux destins. Samuel Schwartzbard, anarchiste convaincu abat le 25 mai 1926 en pleine rue à Paris, l'ataman ukrainien Simon Petlioura. Ce personnage, chef d'une Ukraine qui avait fait sécession de la Russie bolchévique, avait provoqué des pogroms massifs de juifs en Ukraine pendant la guerre civile entre les Bolcheviks et les Blancs. Des dizaines de milliers de juifs y furent massacrés.

Et Samuel Schwartzbard prit la décision d'abattre Petlioura. Il l'a fait, et il s'ensuivit un procès retentissant. L'avocat Henri Torrès, grande figure du barreau des années 30, sut transformer le procès contre un homme en celui des massacreurs de juifs. Schwartzbard fut acquitté.

Jean Nainchrik dans un livre-récit, rend compte de façon vivante de l'ambiance de l'époque, faisant parler Schwartzbard à la première personne, lui faisant raconter ses souvenirs mêlant l'Ukraine, la Grande guerre dans laquelle il fut blessé en combattant dans la Légion étrangère, les milieux anarchistes, le Paris des années folles …

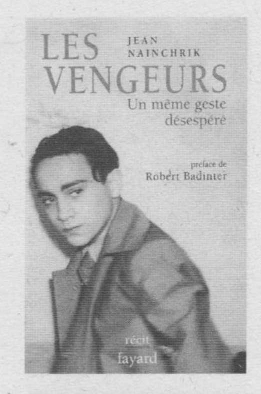
L'auteur est moins convaincant quand il aborde le cas de Herschel Grynzpan, un jeune juif polonais, qui le 7 novembre 1938, tire dans les locaux de l'ambassade d'Allemagne sur un obscur diplomate du III[e] Reich nommé Vom Rath. Grynzpan ne le connaissait pas, il voulait tuer l'ambassadeur et il fit feu sur la première personne qui le reçut dans l'ambassade. La raison pour Grynzpan était on ne peut plus simple, ses parents en même temps que plusieurs milliers de ressortissants juifs, sont expulsés d'Allemagne vers la Pologne du jour au lendemain en octobre 1938.

Or le gouvernement polonais antisémite avait auparavant refusé de prolonger la validité des passeports des juifs résidents en Allemagne, ce qui fournit aux autorités nazies le prétexte de les expulser. La Pologne ne voulait plus accepter leur retour et naturellement, si j'ose dire, l'Allemagne ne voulait pas les reprendre, et ces malheureux se retrouvèrent dans un dépotoir entre les deux postes frontière à Szbaszyn Bentschen.

Les nazis saisirent le prétexte de l'assassinat de leur diplomate par un juif pour déclencher un pogrom massif, commerces et maisons dévastés et incendiés, synagogues profanées et détruites, des milliers de juifs battus, plus de 20 000 arrestations suivies d'internements dans des camps… . L'auteur imagine un dialogue entre M[e] Torrès et Schwartzbard, lequel voudrait voir Grynzpan et aider à sa défense. Ici, se trouve la partie imaginative du récit puisque Schwartzbard était décédé auparavant sans pouvoir avoir connaissance de l'acte de Grynzpan. Là, l'auteur s'embrouille un peu car il n'y eut pas de procès en raison du contexte trouble de l'époque et il devient difficile de différencier faits historiques et traits d'imagination. Après la défaite française de 1940, Grynzpan est évacué de Paris, avec les autres détenus. Il semble qu'à un moment donné, il se soit retrouvé libre mais perdu dans un pays étranger dont il ne parle pas la langue, et que sans le sou, il se rende à la police. De leur côté, les nazis avaient retrouvé sa trace et exigé son extradition. Ce qui fut fait promptement. Quelques jours avant la débâcle du Reich nazi, Grynzpan est assassiné dans un camp de concentration.

Comme le fait remarquer Robert Badinter dans sa préface, l'auteur a fait « creuset de son imagination, des blocs de réalité et les a transformés en une œuvre originale ».

Pierre-Henri Zaidman



LES VENGEURS
de Jean Nainchrik,
Editions Fayard,
2004, 311 p., 18 €

Apocalypse demain

On devrait s'extasier devant les progrès techniques qui ont fondé la modernité depuis quelques décennies. Le développement des télécommunications était porteur d'une nouvelle convivialité. Dans la pratique, les nouvelles techniques ont créé un marché. On s'aperçoit, aujourd'hui, qu'elles limitent les libertés individuelles sans que les usagers en paraissent conscients. Tout message véhiculé sur un support électromagnétique - ligne téléphonique ou piste magnétique, voire hertzien - peut être contrôlé. Désormais, la précision des images recueillies et retransmises par les satellites d'observation permet de suivre un suspect « hic et nunc ». Bientôt, ils compteront les salades dans notre jardin. Encore ne s'agit-il là que de procédés non destructeurs ou mortifères.

Un livre que peu de médias ont évoqué : *Introduction au siècle des menaces* (Odile Jacob) montre le déséquilibre qui s'est établi entre les exploitants de ces systèmes et leurs cibles d'autant mieux soumises qu'elles n'ont, souvent, pas conscience de leur dépendance.

Au développement des moyens de surveillance, il faut ajouter le progrès des performances des armes, de destruction massive ou non, et de leurs vecteurs. Tout cet arsenal engendre un marché occulte ou non mais profitable aux États vendeurs et à leurs intermédiaires.

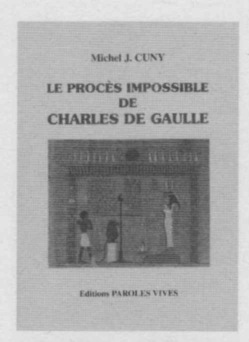
L'auteur, Jacques Blamont, est un spécialiste des techniques de pointe dans le domaine des industries spatiales. Son expertise devine les oppositions et les rivalités, belliqueuses peut-être, que le fossé fera naître entre, sur une rive, les nantis, maîtres des moyens sophistiqués et, sur l'autre, la masse des exclus dont on entretient la peur mais aussi la frustration en épuisant les ressources naturelles, en enchérissant leur prix, en même temps qu'un discours démagogique sollicite, parallèlement, leurs efforts au prix de nouvelles aliénations.

L'*Introduction au siècle des menaces* décrit les moyens de l'apocalypse qu'un auteur comme Barjavel n'avait eu que le talent d'imaginer dans *Ravage*. Plus que les révolutions, les catastrophes fournissent l'électrochoc qui impose le changement.

Jean-Jacques Ledos



INTRODUCTION AU SIÈCLE DES MENACES
de Jacques Blamont,
Editions Odile Jacob,
2004, 29 €



LE PROCES IMPOSSIBLE DE CHARLES DE GAULLE
par Michel J. Cuny
Éditions Paroles vives
477 p - 29 €

Un regard objectif

Pourrions nous, de nos jours, écrire un ouvrage sur Charles de Gaulle qui irait à l'encontre de l'image du héros national, Premier Résistant de France, Libérateur du Pays... sans nous attirer les foudres de la mouvance patriotique dite « républicaine » ? En effet, de Gaulle est définitivement entré dans la légende au même titre que Jeanne d'Arc ou Napoléon, les seuls (pour les gaullistes) à supporter la comparaison.

Heureusement pour la vérité historique, Michel Cuny nous livre les fruits de ses réflexions dans un livre qui mériterait de s'intituler : Charles de Gaulle est poursuivi pour crime de haute trahison !

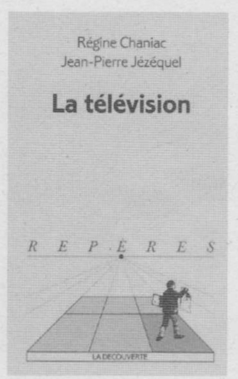
L'originalité de l'ouvrage est de fabriquer de toutes pièces un procès où tous les témoins sont des personnages importants ayant eu des contacts directs de sympathie et même d'amitié avec le célèbre accusé. C'est ainsi que défilent à l'audience René Cassin, premier rallié à Londres ; Bouchinet-Serreulles, officier d'ordonnance de Général ; Pierre Cot, l'ami de Jean Moulin ; Le Général Catroux qui rejoint la France libre en 1940 ; Cerf-Ferrière, du C.N.R. ; Francis Louis Closon, des C.D.L. ; Kriegel-Valrimont du C.O.M.A.C. ; Jean Sainteny ; Jean Chauvel ; Pierre Mendès-France ; Michel Debré ; Claude Guy, aide de camp du Général ; André Astroux, responsable au R.P.F. ; Jean-Raymond Tournoux ; Edmond Jouve ; Robert Buron ; Alain Peyrefitte ; Jacques Foccart et Pierre Viansson-Ponté. Autant de personnages dont la bonne foi ne saurait être mise en doute...

A travers ce procès on porte un regard objectif sur des événements importants : Dakar (L'Empire c'est moi !) ; Jean Moulin ; la crise de Syrie (comme négociateur il n'écoute que lui-même) ; L'Affaire Muselier ; Le Conseil National de la Résistance et puis la « Guerre d'Indochine » ; le R.P.F. et le retour au Gouvernement en 1958...

Sans aucun doute ce livre remet en place la réalité, après le « lavage de cerveau » qu'imposait la « raison d'État ».

G. Pelletier

Ce livre de 477 pages peut être obtenu contre un chèque de 29 € (port compris) adressé à Michel Cuny 19, avenue Jean-Moulin, 26100 Romans-sur-Isère.



LA TÉLÉVISION
par Régine Chaniac et Jean-Pierre Jézéquelo
Éditions La Découverte
«Repères» 8 €

La télévision

La télévision est le phénomène contemporain qui recueille, chaque jour, depuis un demi-siècle, la plus grande assiduité universelle.

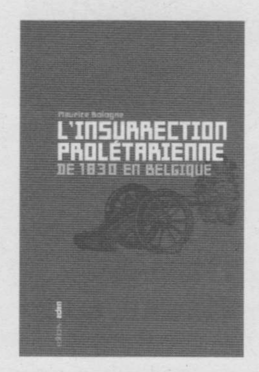
Si les progrès techniques sont incontestables, la programmation s'est déplacée vers la recherche de l'audience maximale que réclament les annonceurs. La soi-disant révolution néolibérale est passée par là. La culture, ou ce qui en tient lieu, devient un produit semblable à ceux dont la publicité, nouvelle et encombrante tutelle, assure la promotion du modèle.

On trouve peu d'ouvrages - particulièrement en langue française - consacrés aux institutions de la télévision, à son fonctionnement et à ses modes de financement.

Régine Chaniac et Jean-Pierre Jézéquel, chercheurs à l'Institut National de l'Audiovisuel (INA) publient un livre concis qui apporte les réponses nécessaires à quiconque veut comprendre la mutation que l'ouverture à la concurrence a engagée et dont on peut craindre qu'elle n'engendre le modèle de nouveaux comportements culturels irréversibles.

Indispensable pour comprendre la télévision actuelle.

J-J.L



L'INSURRECTION PROLÉTARIENNE DE 1830 EN BELGIQUE
Maurice Bologne
Éditions Aden
Septembre 2005
180 pages - 9.50 €

Victoire confisquée

Le texte de Maurice Bologne, *L'Insurrection prolétarienne de 1830 en Belgique*, date de 1929. Les éditions Aden viennent de le publier en y ajoutant des textes d'Émile Vandervelde, José Fontaine, Robert Devleeshouwer et Guy Desolre qui enrichissent les travaux de l'auteur et en soulignent toute la pertinence, et surtout nous permettent de le resituer dans le contexte du débat politique belge. La révolution de 1830 qui provoqua la naissance de la Belgique telle que nous la connaissons aujourd'hui se déroule certes dans un contexte nationaliste, mais comme pour tous les mouvements insurrectionnels du XIXe siècle, la composante sociale y est déterminante. La lutte de classe et le rôle essentiel du prolétariat sont prépondérants. Cette lutte pour l'indépendance nationale « combine les effets de deux révolutions : la Révolution française et la révolution industrielle ». Et dans ce sens, José Fontaine a raison de souligner que l'analyse de Maurice Bologne doit être rapprochée de celle de Daniel Guérin dans *Bourgeois et bras nus* (à lire aux Éditions Les nuits rouges). On y distingue en effet très nettement les mécanismes qui permirent à la bourgeoisie d'utiliser la révolution prolétarienne avant de prendre le pouvoir à la faveur d'un coup d'État et ensuite de procéder à une falsification de l'histoire au terme d'un processus bien connu. Ce sont assurément « des hommes du peuple qui ont tenu tête à l'ennemi » et qui contrairement à ce qu'ils étaient en droit d'attendre, n'en tirèrent aucun profit et se virent confisquer leur victoire. Animés par un désir de justice, les émeutiers échouèrent à imposer une transformation sociale dont la formulation n'avait pas encore acquis le niveau de fermeté et de clarté qu'elle développera à mesure que le capitalisme gagnera en puissance.

J-L D

Nouveau civisme

La nouvelle - histoire courte comme « short story » - disparaît de l'édition, écrasée par les campagnes publicitaires qui imposent un auteur, plus souvent qu'un contenu, dont on attend une rentabilité à court terme.

François Brune, dont on apprécie les articles qu'il consacre dans *Le Monde diplomatique* aux excès de la publicité comme moteur d'une consommation souvent superflue, publie un recueil de textes qui pourraient passer pour des chroniques de la vie quotidienne mais perçues par un regard ironiquement critique. Il se moque ici des comportements inculqués par le harcèlement constant d'un conditionnement qui impose la norme de l'insertion dans le présent - le marché - et de la soumission (par la consommation) à ce nouveau civisme qu'on désigne comme modèle de société incontournable et définitif (?) : le libéralisme, bien sûr. Conscient de l'incongruité des situations dites normales, l'auteur imagine une évasion dans l'absurde ou le fantastique

On trouve toujours un moraliste derrière l'observateur critique de son époque. François Brune désigne les détresses que la nôtre engendre et les ridicules que le conformisme entretient.

Dès la première page, la qualité d'écriture - valeur rare sur le marché - s'apprécie. Le lecteur est emporté.

J-J.L

François Brune
L'Arbre migrateur
et autres fables à contretemps...
Parangon/Vs

L'ARBRE MIGRATEUR
par François Brune
Éditions Parangon/Vs
2005 - 8 €

Vallès et les autres

Voilà un livre qui dépoussière et bouscule les idées rangées dans un coin de notre mémoire. *Le Cri du peuple*, c'était Jules Vallès, bien sûr. Eh bien justement, pas si sûr... D'autres l'entouraient, comme Pierre Denis, l'idéologue contribuant au succès du célèbre quotidien communard. Il restait donc quelque chose à écrire sur la Commune et sur son journal ? Grosse surprise : on ne sait quasiment rien sur la vie même du journal. Qui le fabrique, qui le lit ? Difficile de le savoir. Les recherches universitaires se résument, semble-t-il, à un mémoire de maîtrise réalisé en 1970 et égaré depuis ! C'est dire l'utilité du livre de Maxime Jourdan qui centre son étude sur tout le contenu du journal et pas seulement sur les éditoriaux flamboyants de Jules Vallès. Un journal davantage acteur influent que simple miroir et caisse de résonance, un espace de liberté pour les socialistes révolutionnaires.

En annexe, une chronologie des événements, une liste des articles titrés et signés au fil des 83 numéros de la bien courte vie de ce journal, et surtout 30 articles qui témoignent du souffle et du talent de cette équipe de journalistes qui savaient faire vivre l'histoire en direct sans oublier d'en être aussi les acteurs.

C.V

LE CRI DU PEUPLE
par Maxime Jourdan Éditions L'Harmattan 2005 - 306 p - 25,50 €



Hannah Arendt

À lire absolument et toutes affaires cessantes un texte Hannah Arendt à propos des conseils ouvriers en Hongrie (1956). Il est en ligne à l'adresse suivante :
http://www.geocities.com/nemesisite/arendt.hongrie.htm

On y découvrira un plaidoyer inattendu et bien documenté sur les conseils ouvriers tels qu'ils sont apparus (je cite l'auteur) en Europe en 1848, lors de la Commune de Paris en 1871 et tels qu'ils se sont déployés lors de la révolution russe de 1917, allemande et autrichienne de 1918 et 1919 et bien sûr lors de leur réapparition en Hongrie en 1956. Hannah Arendt nous rappelle que cette forme originale de démocratie qui est sans doute la seule capable de proposer une organisation autonome du prolétariat et qui est surtout le seul projet authentiquement révolutionnaire fut la grande perdante de l'histoire, écrasée par les pouvoirs étatiques de toutes natures (bolchevique en Russie, social-démocrate en Allemagne).

Ce texte, nous dit le traducteur, avait été publié une première fois, dans le *Journal of Politics*, aux États-Unis et ensuite traduit en allemand pour être ensuite édité en allemand, en 1958, sous la forme d'un petit livre, intitulé *Die ungarische Revolution und der totalitäre Imperialismus* (La révolution hongroise et l'impérialisme totalitaire). Il mériterait de provoquer un débat et des confrontations et à tout le moins de relancer la question de l'insurrection hongroise de 1956 dont plus personne ne parle.

J-L.D

HANNAH ARENDT ET LES CONSEILS OUVRIERS

Auteur singulier

La cinquième édition de ce roman « prolétarien » est l'occasion de mettre en valeur une maison d'édition – Plein Chant – et surtout de relire ou de découvrir un auteur singulier. Constant Malva, de son vrai nom Alphonse Bourlard, voit le jour en 1903 dans une famille de mineurs belges francophones. Il décédera en 1969. Son parcours est celui d'un individu marqué socialement et qui porte un regard sans illusion sur sa condition de mineur et ses semblables. Comme tant d'autres, il rejoindra le parti communiste dans les années vingt. En 1927 à la suite de l'exclusion de Charles Plisnier, il s'en éloignera définitivement. En 1940, seul, abandonné de tous, amer, il traversera une sombre période d'extrême difficulté qui le conduira à accepter un poste de concierge dans un syndicat collaborationniste. Cette faiblesse ternira gravement sa réputation. Après la guerre, il vivotera tant bien que mal, toujours en marge et en quête d'une reconnaissance qui ne viendra pas. *Ma nuit au jour le jour* est sans doute son ouvrage le plus célèbre. Et pourtant, ce texte sera publié bien tardivement en 1954 (réédition chez Maspero en 1978).

Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand sera, quant à lui, publié en 1932, grâce à Henri Barbusse et Henry Poulaille. Il s'agit d'un récit autobiographique d'une grande force. Il oscille entre le témoignage pur et simple et la volonté d'affirmer un style littéraire personnel. Caractéristique qui est emblématique de ce qu'on a appelé la littérature prolétarienne.

J-L.D

HISTOIRE DE MA MÈRE ET DE MON ONCLE FERNAND - Constant Malva -
Éditions plein Chant
130 pages - 12 €



PUTAIN D'USINE
suivi de APRÈS LA CATASTROPHE et PLAN SOCIAL
par Jean-Pierre Levaray
Éditions Agone, coll. Eléments.
2005 - 220 p - 8 €



UNE ANNÉE ORDINAIRE : JOURNAL D'UN PROLO
par Jean-Pierre Levaray
Les Editions libertaires
2005 - 104 p - 10 €

Écrits d'usine

Depuis une vingtaine d'années, la classe ouvrière a non seulement changé dans sa composition sous l'effet des délocalisations, du chômage de masse et de la précarité, mais la condition ouvrière a également quitté les préoccupations des commentateurs autorisés, à tel point que l'on a pu parler d'une invisibilité des classes laborieuses dans les médias. À la figure mythique de l'ouvrier d'usine fier de sa classe et porteur d'un avenir meilleur pour l'humanité s'est substituée celle, réelle, du travailleur pauvre assurant difficilement sa survie au jour le jour.

On lira donc avec d'autant plus d'intérêt cette réédition revue et complétée d'un inédit des écrits d'usine de Jean-Pierre Levaray. L'auteur, ouvrier dans une usine de produits chimiques de la banlieue de Rouen, décrit son quotidien de travailleur posté. Il donne ainsi une vision juste et forte du malheur ouvrier au quotidien : « Tous les jours pareils. J'arrive au boulot et ça me tombe dessus, comme une vague de désespoir, comme un suicide, comme une petite mort, comme la brûlure de la balle sur la tempe. » Il y a d'abord les horaires atypiques, la nuit et les week-end, le manque de sommeil, l'ennui, l'alcool et le stress. Et puis la morgue et le mépris de cadres qui traduisent pour leurs subordonnés la pression des impératifs financiers sur la marche de l'entreprise. Les suppressions d'emplois entraînent la dégradation des conditions de travail et des problèmes de sécurité aux conséquences dramatiques. À l'intérieur de l'usine ce sont des accidents du travail, souvent mortels, en particulier pour le personnel intérimaire, le plus exposé, mais aussi des catastrophes industrielles comme celle d'AZF à Toulouse qui touche un quartier entier d'une grande ville. L'auteur revient sur cet événement dans son second texte car son usine appartient à la même multinationale, en donnant le terrible bilan humain et matériel (30 morts, 2242 blessés, 27000 logements touchés, 17 écoles primaires et 26 collèges endommagés, un IUT et un hôpital psychiatrique entièrement détruits).

Il évoque enfin un énième « *plan social* » — on appréciera, soit dit en passant, le caractère quasi orwellien du terme — qui annonce la mort programmée de l'usine, les grandes entreprises de la chimie préférant peu à peu délocaliser la production vers des pays du Tiers monde aux salaires moins élevés et aux normes antipollution moins strictes. Dans cette situation, le désarroi des travailleurs, dont la vie et l'équilibre personnels sont souvent brisés par un licenciement, se double de l'impuissance de l'organisation syndicale à s'opposer au rouleau compresseur de la logique capitaliste. L'auteur pointe la véritable ambiguïté du syndicalisme institutionnalisé à remplir, en même temps, son rôle de défenseur des acquis et des intérêts ouvriers et celui de « partenaire social » responsable aménageant les reculs et les défaites de ses mandants.

Putain d'usine parle encore des périodes de grève qui ressoudent brièvement le collectif ouvrier dans sa dignité retrouvée, tandis que Plan social se termine par un pot de départ à la retraite d'un collègue hésitant entre satisfaction de ne plus travailler pour un patron et inquiétude pour l'avenir de ceux qui restent… Malgré tout, la lutte de classe continue !

Charles Jacquier

Persiste et signe…

Après *Putain d'usine* et *Après la catastrophe*, Jean-Pierre Levaray - ce militant libertaire rouennais qui bosse depuis trente ans à l'usine chimique d'Elf-Total à Grand-Quevilly, également animateur du label de disques *On a faim* et de la revue *(Cahier d')Ecritures*, nous revient avec ce journal tenu tout au long de l'année 2003. Cette année ordinaire ne l'est pas tant que çà car avril-juin 2003 correspond à la lutte des enseignants contre la décentralisation de l'Education Nationale et au mouvement contre la réforme des retraites du tandem Fillon-Raffarin, et devant l'ampleur des manifs de masse d'aucuns rêvaient d'un appel à la grève générale… Mais « les directions syndicales, trop timorées, ont eu peur de perdre le contrôle et ont préféré que le mouvement capote. Résultat : cette défaite dont il est difficile de se remettre. » D'autant que 2003 a également été l'année où les fermetures et les délocalisations se sont multipliées, avec leur cortège de licenciements, suppressions d'emplois et mutations. Atomisés mais se reconnaissant de moins en moins dans ces boulots mortifères, les « prolos » ont en général réagi moins violemment qu'on aurait pu le penser, les anciens réflexes de luttes collectives cédant de plus en plus la place aux tentations de s'en sortir individuellement face aux coups conjugués portés par le patronat et l'Etat complice. Mais l'auteur persiste et signe : il est possible de retrouver encore un « certain esprit de Mai » afin de construire « un autre futur ».

Jean-Jacques Gandini



L'amateur de livres

Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables... **Assurez-vous, toutefois, que les livres sont encore disponibles. Merci !**

OUVRAGES SUR « LA COMMUNE »

Dominique (Pierre), La Commune. Grasset 1930, broché, 301 p. ..... 10 €

Fabre (Marc-André), Les drames de la Commune 18 mars – 27 mai 1871. Hachette 1944, 256 p. index ......12 €

Fabre (Marc-André), Vie et Mort de la Commune 1871. Hachette 1944, 254 p. broché non coupé index ....12 €

Flourens (Gustave), Paris livré. Lacroix, Verboeckoven 1871, 228 p. broché, ouvrage défraîchi, rare ....40 €

Fontoulieu (Paul), Les Eglises de Paris sous la Commune. *Préface par A. de Pontmartin.* E.Dentu 1873, 400 p. non coupé, rare ....30 €

Froumov (S.), La Commune de Paris et la Démocratisation de l'Ecole. Editions du Progrès Moscou, s.d. reliure toile éditeur 328 p. ....18 €

Girard et Dumas, Histoire de la guerre de 1870-71. Larousse (fin 19e), cartonnage percaline rouge à décors dorés, nbr. ill. dans le texte. Ouvrage destiné aux écoles dans lequel il n'est pas évoqué les événements de la Commune. Parfait état .30 €

Guillemin (Henri), Les origines de la Commune, L'Héroïque Défense de Paris. Gallimard 1959, broché, s.p. non coupe, 423 p. ....30 €

Lidsky (Paul), Les Ecrivains contre la Commune. Maspero 1982, 175 p. bibliographie ....15 €

Margueritte (Paul et Victor, La Commune. Cercle du Bibliophile 1971, cartonnage éditeur à décors dorés, 489 p. illustré. Page de garde déchirée ...10 €

Noël (Bernard), Dictionnaire de la Commune. Champs Flammarion 1978, 2 vol. 327,291 pp. ....15 €

Rougerie (Jacques), Paris libre 1871. Seuil 1971, 286 p. ....10 €

Sée (Geneviève D.), Aujourd'hui Paris ou les 133 jours du siège 1870-1871 par ceux qui les ont vécus. Les 7 vents, Versailles 1988, Cartonnage, format à l'italienne 25x19, 440 p. nbr. ill. dans le texte bel exemplaire ....35 €

Senisse (Martial), Les carnets d'un Fédéré 1871. Recueillis et présentés par J.-A. Faucher. Coll. « Action » 1965, broché sous jacquette, 235 p. ....18 €

Talès (C.), La Commune de 1871. Préface de Léon Trotsky. Librairie du Travail 1924, Broché 217 p. bel exemplaire 30 €

Winock et Azéma, Les Communards. Seuil 1964,189 p. illustré ....10 €

OUVRAGES DIVERS

Bastid (Paul), Doctrines et Institutions politiques de la Seconde République. Hachette 1945, 2 vol. brochés (301,336 pp.) parfait état ....90 €

Lucas-Dubreton (J.), Louis-Philippe et la Machine infernale (1830-1835) Amiot Dumont 1951, Broché, 371 p. ill. hors texte ....12 €

Pépin (Alphonse), De l'Opposition en 1831. Bureau de l'Imprimerie 1832, seconde édition revue et augmentée, 131 p. rare ....40 €

Truc (Gonzague), Scènes et Tableaux du règne de Louis-Philippe et de la IIIe République. Gautier-Languereau 1935, broché illustré 254 p. non coupé (défraîchi) ....8 €

Perdu (Jacques), La Révolte des Canuts 1831-1834. Spartacus 1974, 100p ....10 €

Zévaès (Alexandre), Une Révolution manquée, l'insurrection du 12 mai 1839. Nelle Revue Critique 1933, 251 p. ....12 €

LA BROCHURE MENSUELLE : Chaque N° : 5 € *(sauf indication contraire)*

N° **171- Kropotkine, La Situation, la Nécessité de la Révolution.** 03/1937

N° **173- Gobron (Gabriel), Jean Peuple bâtit la Cité.** 05/1937

N° **174- Kropotkine, La prochaine Révolution.** 06/1937

N° **175-176- Hem Day, L'Espagne en marche.** 07-08/1937 (10)

N° **177- Kropotkine, La Guerre.** 09/1937

N° **178-179- Riéchelber (W.A.), Dossier de la Révélation humaine,** 10-11/1937 (10)

N° **180- Kropotkine, La Commune de Paris,** 12/1937

LA DOCUMENTATION ANTIRELIGIEUSE : revue éditée par l'Idée Libre (Chaque N° 10 €)

04/1932 – **Deschamps (Léon), La Bourgeoisie et le Cléricalisme.**

10/1933 – **Lorulot (André), Les Secrets des Jésuites.**

05/1934 – **Lorulot (André), Le Catholicisme et la Crise Mondiale.**

04/1935 – **Lorulot (André), La Faillite du Christianisme.**

05/1935 – **Abbé Daniel, Le Baptême de Sang.** Un complot contre la France en 1914.

07/1938 – **Abbé Violet – Lorulot, Pour ou contre la Confession ?** Controverse publique.

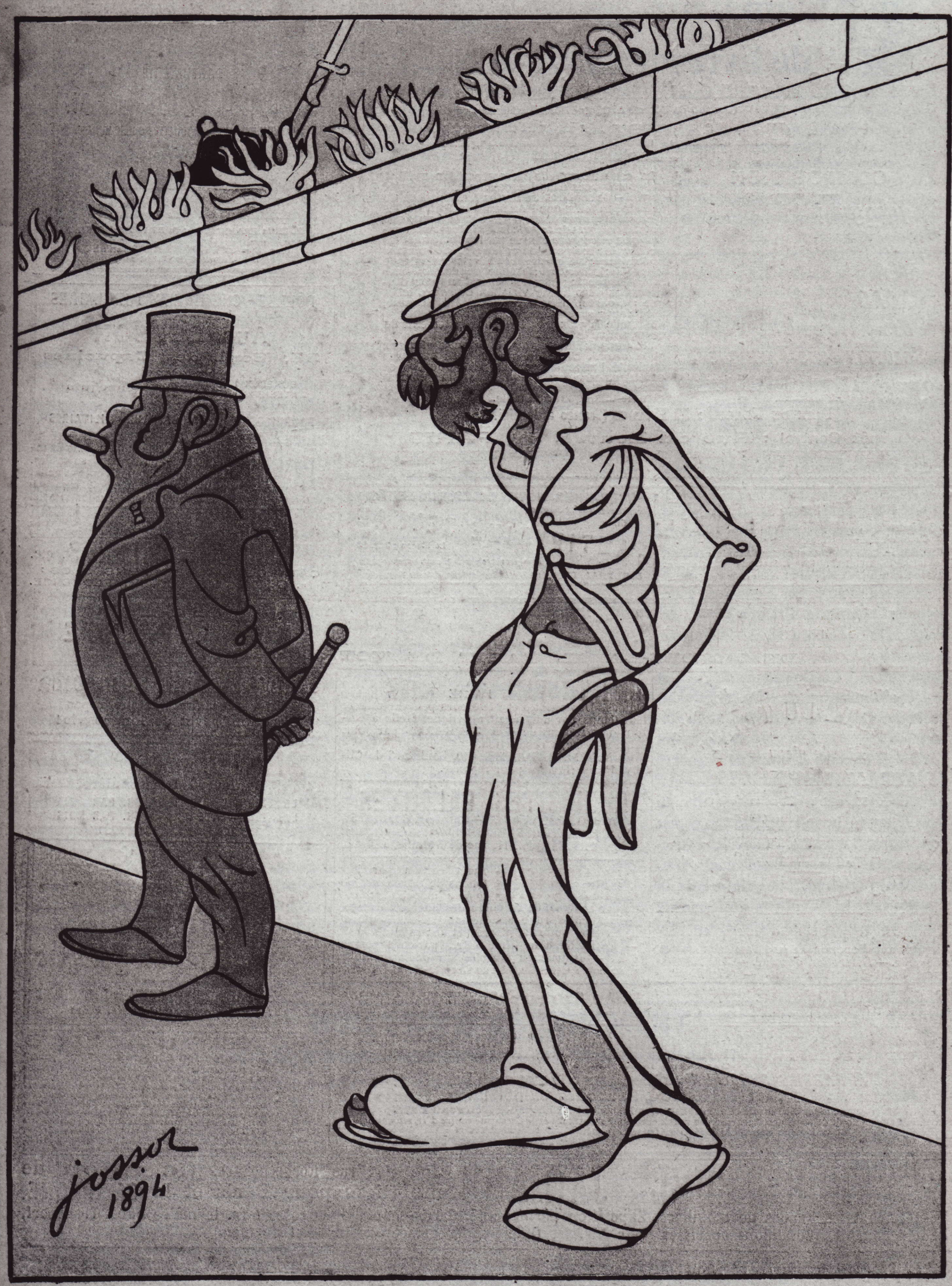
LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	4,00 €
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal



— Encore un qui s'engraisse avec la sueur de ceux qui ne mangent que du pain trempé de larmes !

Dessin de Jossot.